

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL ORLÉANS / CENTRE-VAL DE LOIRE

REVUE DE PRESSE

ILS NOUS ONT OUBLIÉS

Le CDNO est subventionné par le ministère de la Culture, DRAC Centre-Val de Loire,
la Ville d'Orléans et la Région Centre-Val de Loire.



L'agenda des événements Télérama Sortir



La Parole aux invisibles
S. Mercurio
| Jusqu'au 16 mars
| **Cinéma**
| Centre Pompidou
| Paris 3^e
| Rens. 01 44 78 45 12
| agenda.bpi.fr

LE SPECTACLE MUSICAL
DE **MARC LAVOINE**
ET **FABRICE ABOULKER**



PARIS | SALLE PLEYEL
LES 9, 10 & 11 FÉVRIER 2024

Les Souliers Rouges
| Du 9 au 11 févr.
| **Spectacle musical**
| Salle Pleyel
| Paris 8^e
| Rens. 01 86 47 68 43
| www.sallepleyel.com



Ils nous ont oubliés
S. Chavrier
| Jusqu'au 10 fév.
| **Théâtre**
| La Colline - Théâtre National
| Paris 20^e
| Rens. Rés. 01 44 62 52 52
| www.colline.fr



Seuls
W. Mouawad
| Les 2 et 3 fév.
| **Théâtre**
| La Ferme du Buisson
| Noisiel
| Rens. 01 64 62 77 77
| lafermedubuisson.com



Dia(s)porama
Regards sur le cinéma juif international
| Du 22 jan. au 5 fév.
| **Cinéma**
| Paris et en Régions
| En salles et en ligne
| Rens. 01 42 17 10 38
| www.diasporama.net



LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TIT

Ils nous ont oubliés

Théâtre

D'après**«La Plâtrière», de Thomas Bernhard**

| 4h | Mise en scène Séverine Chavrier
| Jusqu'au 10 février, Théâtre national de la Colline, Paris 20^e, tél. : 01 44 62 52 52.

TIT

Le Chant du père

Théâtre musical

Hatice Özer

| 1h | Mise en scène Hatice Özer
| Le 25 janvier à Albertville (74), le 13 février à Saint-Junien (87), le 8 avril à Thionville (57), du 22 au 29 mai au TNS de Strasbourg (67).

La comédienne Marijke Pinoy dans *Ils nous ont oubliés*.



Folie des âmes, brutalité des êtres, hystérie des solitudes. Choc des corps qui s'enlisent, des voix qui gueulent, des armes qui menacent, des musiques qui excitent, des insultes qui fusent de la nuit. Ordonner pareil déchaînement, orchestrer si désespérante fureur dans un maelström tout expressionniste est déjà d'une stupéfiante maîtrise. En plus, cette tragi-comédie baroque aux allures de polar maléfique, qui commence en flash-back par le meurtre sanglant d'une infirme, se déroule dans une hallucinante forêt aux sapins désolés et au majestueux cerf empaillé. Y volent d'authentiques pigeons, corbeaux, et la corneille qui poursuit la victime (formidable Marijke Pinoy), cette épouse du terrible Konrad (Laurent Papot, constamment dans l'excès), muscologue acharné depuis vingt ans sur un essai obligeant sa moitié à de sadiques exercices sonores. Insensée conjugaison de fiction et de réalité.

Patronne de la Comédie de Genève depuis juillet 2023, Séverine Chavrier a librement adapté un des premiers romans de Thomas Bernhard (1931-1989), *La Plâtrière*, qu'elle reconstruit et croit enrichir d'inutiles textes de la romancière Elfriede Jelinek, de la féministe Donna Haraway ou de la philosophe Vinciane Despret. Le huis clos où se hurle l'impuissance d'écrire, de créer, d'aimer se suffisait à lui-même. À côté de l'auteur en panne et de son aristocrate épouse déclassée, une aide-soignante manipulatrice (Adèle Bobo-Joulin) et d'inquiétants voisins, masqués comme dans les tableaux du peintre James Ensor, pimentent de grotesque l'enfer, où la metteuse en scène musicienne se joue en outre de percussions

et mélodies en tous genres doublées d'images vidéo. Elle vise l'opéra total. Mais trop d'ambition nuit. Digressions répétées, longueurs infinies : Séverine Chavrier noie ses spectateurs, déjà terrassés par l'univers mortifère d'un Thomas Bernhard, dont elle avait déjà adapté *Déjeuner chez Wittgenstein* (2016). Peu à peu, le public devient l'otage de sa volonté d'imposer sans concession rythme et visions. Mais un spectacle ne se fait-il pas aussi avec et pour le public ? Souvent fracassant de force, il vire ici parfois à l'intenable. Sauf que la metteuse en scène s'y révèle puissante et étourdissante créatrice.

Tout autre est le si sensible *Chant du père* de la jeune comédienne, musicienne, chanteuse et désormais metteuse en scène Hatice Özer. Pour son premier exercice scénique, elle a simplement choisi pour partenaire son père, Yavuz Özer, ferronnier et surtout poète, conteur et joueur de saz, ce luth oriental. Voilà longtemps qu'il a quitté l'Anatolie pour faire vivre sa famille en devenant ouvrier en Dordogne. Sur le plateau, il ne parle que turc, souriant souvent. Et sa fille d'expliquer ce si fréquent sourire des émigrés. Signe, dit-elle, qu'ils ne comprennent rien, n'osent le dire, veulent garder leur dignité... Le ton du délicat spectacle est donné, tissé de mélancolie tendre et de chansons tristes pour soigner l'âme et le cœur. Hatice explique doucement, drôlement, avoir voulu se réconcilier en scène avec la culture, la mémoire du père, elle, la comédienne française qui avoue parler turc « *comme une enfant de 6 ans* » et que son père ne comprenait pas dans un spectacle qu'elle avait joué avec Wajdi Mouawad. Elle dit avec humour certaines de ses histoires – « *60 % de vérité, 30 % de mensonge, 10 % de mystère* » – et sa fascination pour la seconde vie du joueur de saz, dans l'arrière-salle enfumée des restaurants kebab où il chante pour apaiser les détresses sociales, les chagrins privés d'autres déracinés. Le petit miracle de ce *Chant du père* sans artifice, où la comédienne sert le thé au public et installe peu à peu un magnifique champ de fleurs jaunes sur le plateau, est d'être si triste, si gai à la fois. Tel un lumineux et audacieux chemin (parfois improvisé) vers la reconnaissance de soi, la consolation de soi. Avec rien ●

Ils nous ont oubliés

D'après Thomas Bernhard,
mise en scène de Séverine
Chavrier. Durée: 4h. Jusqu'au
10 fév., 19h30 (du mar. au sam.),
15h30 (dim.), la Colline,
15, rue Malte-Brun, 20^e,
01 44 62 52 52. (10,50-33,50€).

FF Folie des âmes, brutalité
des êtres, choc des corps,
des voix, des armes,
des mots répétés : on voit
rarement en scène pareil
déchaînement au milieu
d'une pourtant impassible
forêt au cerf empaillé...
Patronne de la Comédie
de Genève, Séverine Chavrier
met en scène un terrifiant
huis clos – hélas trop long –
adapté d'un des méchants
premiers romans de Thomas
Bernhard (1931-1989),
La Plâtrière (1970). Mari
et femme s'y martyrisent :
lui, écrivain en panne ;
elle, infirme. À leurs côtés,
une drôle d'aide-soignante
et d'inquiétants voisins-
marionnettes masqués
comptent les coups. Dans
cette grotesque immersion
au cœur de l'enfer conjugal,
des images vidéo en direct,
des percussions et musiques
en tout genre s'affrontent
en une sorte d'opéra
total. Insupportable dans
ses complaisances.
Et pourtant magnifique. –**F.P**

THÉÂTRE - CRITIQUE

Retour de « Ils nous ont oubliés » de Séverine Chavrier d'après Thomas Bernhard, d'une grande richesse théâtrale



REPRISE / LA COLLINE –
THÉÂTRE NATIONAL / D'APRÈS
THOMAS BERNHARD / MISE EN
SCÈNE SÉVERINE CHAVRIER

Publié le 19 décembre 2023 - N° 217

Après *Nous sommes repus mais pas repentis*, présenté aux Ateliers Berthier en 2016, la metteuse en scène Séverine Chavrier revient à l'écriture de Thomas Bernhard avec *Ils nous ont oubliés*, une appropriation libre et ambitieuse du roman *La Plâtrière*. Quand la force du théâtre se nourrit d'un maelstrom de matériaux : sonores, vidéos, dramatiques, musicaux, plastiques...

Konrad et son épouse invalide vivent claquemurés au sein d'une grande bâtisse dans les Alpes autrichiennes, une ancienne plâtrière abandonnée, éloignée de tout, soumise à la menace diffuse de visiteurs mystérieux, rôdeurs aux activités et intentions troubles qui, dans l'adaptation théâtrale que signe Séverine Chavrier, prennent la forme de présences énigmatiques et stéréotypées. C'est là que Konrad a décidé de s'installer pour travailler à son grand œuvre, un essai sur l'ouïe auquel il pensait depuis longtemps sans jamais parvenir à s'atteler à son projet. Mais après cinq années d'existence recluse, confronté à son impossibilité d'écrire et au poids de besognes ménagères envahissantes, un jour de Noël, Konrad tue son épouse. Les circonstances de ce drame sont obscures. Dans un flash-back aux airs d'enquête policière, le roman foisonnant et labyrinthique de Thomas Bernhard (*Das Kalkwerk*, publié en France aux Editions Gallimard, en 1974) revient sur ces cinq années de vie entre ressassements, gesticulations et décrépitude. Cinq années qui donnent corps, sur scène, à une étonnante pérégrination multisensorielle.

Une imposante symphonie théâtrale

La réussite de *Ils nous ont oubliés* s'appuie sur la force d'incarnation de Laurent Papat (Konrad), Marijke Pinoy (son épouse), Aurélie Arto et en alternance Adèle Bobo-Joulin (une jeune infirmière employée par le couple), ainsi que sur la partition musicale improvisée en direct par Florian Satche. Mais ce qui impressionne avant tout, c'est l'univers kaléidoscopique créé par la metteuse en scène pour transposer au théâtre la littérature accumulative, itérative, syncopée de Thomas Bernhard. Dans le spectacle de Séverine Chavrier, le réel n'a pas vraiment d'importance. C'est la profondeur du concret qui compte. Celle-ci s'exprime à travers toutes sortes de choses et nourrit de manière fragmentée le monde crépusculaire qui s'ouvre à nous. Un sapin de Noël, un cerf et un chamois empaillés, une collection de fusils, des bruits de nature, de faux arbres, un cercueil, une corneille et des pigeons volant sur le plateau, des champs et des hors champs transmis par vidéo, une machine à laver, un fatras de boules à neige et des statuettes de la Vierge... Une multitude de perspectives vient nourrir cette réinvention de *La Plâtrière*. À la croisée du théâtre, des arts musicaux et sonores, des arts plastiques et de la vidéo, Séverine Chavrier crée une imposante symphonie théâtrale. Et s'affirme comme une véritable écrivaine de la scène.

Manuel Piolat Soleymat



Critique

Ils nous ont oubliés

REPRISE / LA COLLINE – THÉÂTRE NATIONAL / D'APRÈS THOMAS BERNHARD /
MISE EN SCÈNE SÉVERINE CHAVRIER

Après *Nous sommes repus mais pas repentis*, présenté aux Ateliers Berthier en 2016, la metteuse en scène Séverine Chavrier est revenue à l'écriture de Thomas Bernhard avec *Ils nous ont oubliés*, une appropriation libre et ambitieuse du roman *La Plâtrière*.

Quand la force du théâtre se nourrit d'un maelstrom de matériaux : sonores, vidéos, dramatiques, musicaux, plastiques...

Konrad et son épouse invalide vivent claqué-murés au sein d'une grande bâtisse dans les Alpes autrichiennes, une ancienne plâtrière abandonnée, éloignée de tout, soumise à la menace diffuse de visiteurs mystérieux, rôdeurs aux activités et intentions troubles qui, dans l'adaptation théâtrale que signe Séverine Chavrier, prennent la forme de présences énigmatiques et stéréotypées. C'est là que Konrad a décidé de s'installer pour travailler à son grand œuvre, un essai sur l'ouïe auquel il pensait depuis longtemps sans jamais parvenir à s'atteler à son projet. Mais après cinq années d'existence recluse, confronté à son impossibilité d'écrire et au poids de besognes ménagères envahissantes, un jour de Noël, Konrad tue son épouse. Les circonstances de ce drame sont obscures. Dans un flash-back aux airs d'enquête policière, le roman foisonnant et labyrinthique de Thomas Bernhard (*Das Kalkwerk*, publié en France aux Editions Gallimard, en 1974) revient sur ces cinq années de vie entre ressassements, gesticulations et décrépitude. Cinq années qui donnent corps, sur scène, à une étonnante pérégrination multisensorielle.

Une imposante symphonie théâtrale

La réussite de *Ils nous ont oubliés* s'appuie sur la force d'incarnation de Laurent Papot (Konrad), Marijke Pinoy (son épouse), Aurélia Arto et en alternance Adèle Bobo-Joulin (une jeune infirmière employée par le couple), ainsi que sur la partition musicale improvisée en direct par Florian Sathe. Mais ce qui impressionne avant tout, c'est l'univers kaléidoscopique créé par la metteuse en scène pour transposer au théâtre la littérature accumulative, itérative, syncopée de Thomas Bernhard. Dans le

spectacle de Séverine Chavrier, le réel n'a pas vraiment d'importance. C'est la profondeur du concret qui compte. Celle-ci s'exprime à travers toutes sortes de choses et nourrit de manière fragmentée le monde crépusculaire qui s'ouvre à nous. Un sapin de Noël, un cerf et un chamois empaillés, une collection de fusils, des bruits de nature, de faux arbres, un cerceau, une corneille et des pigeons volant sur le plateau, des champs et des hors champs transmis par vidéo, une machine à laver, un fatras de boules à neige et des statuettes de la Vierge... Une multitude de perspectives vient nourrir cette réinvention de *La Plâtrière*. À la croisée du théâtre, des arts musicaux et sonores, des arts plastiques et de la vidéo, Séverine Chavrier crée une imposante symphonie théâtrale. Et s'affirme comme une véritable écrivaine de la scène.

Manuel Piolat Soleymat

La Colline – Théâtre national, 15 rue Malte-Brun, 75020 Paris. Du 16 janvier au 10 février, du mardi au samedi à 19h30 et le dimanche à 15h30, relâche dimanche 21 janvier. Tél. : 01 44 62 52 52. Durée estimée de la représentation : 3h45 (entractes compris). Spectacle vu le 24 mars 2022 au Tandem - Scène nationale, à Douai.



Ils nous ont oubliés, d'après *La Plâtrière* de Thomas Bernhard, mis en scène par Séverine Chavrier.





« ILS NOUS ONT OUBLIÉS » DE SEVERINE CHAVRIER : THOMAS BERNHARD EN HYPERACOUSIE

De *La Plâtrière* du plus misanthrope des Autrichiens Thomas Bernhard, Séverine Chavrier donne une adaptation magistrale et bruyante. Un huis-clos cauchemardesque qui enferme le public quatre heures durant dans l'enfer d'un couple codépendant.

Texte : Gabriel Gauthier
Publié le 22/01/2024

Un fait divers tristement ordinaire : le corps d'une femme a été retrouvé. Un peu plus loin, celui de son mari à demi-mort et détraqué, avec sa carabine. Dans un plateau à l'allure de vivarium, où vraies et fausses corneilles surveillent un paysage enneigé de moyenne montagne, l'adaptation de *La Plâtrière* proposée par Séverine Chavrier retrace avec fidélité cette vie conjugale achevée dans le meurtre. Lui, c'est Konrad (Laurent Papot), intellectuel auto-proclamé qui repousse sans cesse la rédaction d'un ouvrage scientifique sur l'ouïe, persuadé qu'il ne lui reste plus qu'à l'écrire. Elle, Mme Konrad (Marijke Pinoy) est immobilisée sur une chaise roulante, passe ses journées à ressasser ses années de validité, quand elle n'est pas soumise aux expériences acoustiques de son mari. Les deux se haïssent autant qu'ils ont besoin de l'autre. Peu à peu, on s'enfonce dans le quotidien d'un créateur frustré qui semble surtout avoir organisé les conditions de maltraitance de sa femme en allant s'enterrer loin du monde.

Dans cette chorégraphie morbide, la maladie de Madame Konrad sert en alibi inusable pour le mari, l'excuse d'un échec qu'il ne doit qu'à lui-même. Car quand Konrad est devant son bureau, installé à la cave, il est surtout sur son smartphone ou en train de manger des chips, à s'inventer des conférences et des interviews, et ne parvient pas même à chapitrer son livre : « *Chapitre 1 : Introduction à tous les autres chapitres. Ça y est je l'ai !* » À peine trouve-t-il son stylo ou parvient-il à faire fonctionner une machine à laver. Cette fausse charge mentale finit pourtant par le subjuguier, tout écrasé qu'il est par ce langage qu'il n'arrive pas à sortir de son cerveau, se demandant comment *depuis tout ce temps, il n'a pas eu le temps.*

Malgré le confinement dans ce lieu-dit rendu glauque à l'extrême par une scénographie d'asile désaffecté, Konrad se sent toujours aussi constamment envahi, victime d'une misophonie grandissante – soit la peur irrationnelle de certains bruits. Le moindre élément de décor est sonorisé, la réverb' montée au maximum. Tout résonne et tout claque de plus en plus fort à mesure que le drame avance. La vaisselle, les portes, les bibelots de Mme Konrad, les objets du quotidien s'entrechoquent contre nos tympans jusqu'à l'insupportable. Il y a toujours quelqu'un ou quelque chose qui frappe sur une surface et tous les artifices du théâtre sont l'occasion d'une expérimentation auditive dont nous sommes les cobayes. La présence live du percussionniste Florian Satche, et les caméras de surveillance zoomant sur chaque recoin de *La Plâtrière*, ajoutent à l'enfermement qui gagne la salle.



© Christophe Raynaud de Lage

En inventant un personnage d'infirmière, seul lien du couple avec l'extérieur, Séverine Chavrier impose une incursion du réel et atteste de la précarisation programmée des personnels soignants. Surtout, ce protagoniste initialement absent des pages des Thomas Bernhard ouvre un impensé du roman : il souligne l'impossibilité d'accompagner les personnes malades en s'isolant du monde. Preuve en est Adèle Bobo-Joulin, ici en aide à domicile, qui opère en indispensable bouffée dans ce crescendo vers la nausée. À son contact, Mme Konrad rajeunit au fil des visites, et s'ouvre sur son passé. Il en renaît même entre elle et son mari des traces de tendresse, et quelquefois, leur relation semble s'apaiser sans que l'un soit l'objet de l'autre.

En inventant un personnage d'infirmière, seul lien du couple avec l'extérieur, Séverine Chavrier impose une incursion du réel et atteste de la précarisation programmée des personnels soignants. Surtout, ce protagoniste initialement absent des pages des Thomas Bernhard ouvre un impensé du roman : il souligne l'impossibilité d'accompagner les personnes malades en s'isolant du monde. Preuve en est Adèle Bobo-Joulin, ici en aide à domicile, qui opère en indispensable bouffée dans ce crescendo vers la nausée. À son contact, Mme Konrad rajeunit au fil des visites, et s'ouvre sur son passé. Il en renaît même entre elle et son mari des traces de tendresse, et quelquefois, leur relation semble s'apaiser sans que l'un soit l'objet de l'autre.

En sortant de la pièce, on a plutôt l'impression d'être libéré d'une tempête sous un crâne et on se demande si l'œuvre sur l'ouïe que Konrad n'a jamais écrite ne serait pas finalement celle que réussit à mettre en scène Séverine Chavrier. Toutes les phrases de Bernhard qui se déroulent avec leurs infinies variations et juxtapositions. Pendant ce temps, la neige tombe et des milliers de pages blanches jonchent le sol dans les débris d'une vie commune rendue sourde au monde. Il ne reste à la fin que des morceaux de plâtre : cette chose qui sèche et casse facilement.

Ils nous ont oubliés de Séverine Chavrier

→ jusqu'au 10 février à La Colline, Paris



L'enfer conjugal selon Séverine Chavrier

En adaptant très librement « La Plâtrière » de Thomas Bernhard, la metteuse en scène plonge le spectateur dans un étonnant triller domestique multi-sensoriel. Un beau début de saison d'hiver au **théâtre de La Colline** « Ils nous ont oubliés » commence par une scène de genre, la découverte d'un cadavre dans un paysage enneigé. Puis en mode flash-back, Séverine Chavrier remonte le temps, plongeant la salle dans un huis clos étouffant et superbe. La victime, c'est Madame Konrad (Marijke Pinoy). De ces belles années, elle se souvient des voyages, cartes postales à la main. Désormais clouée sur un drôle de fauteuil, elle est devenue une sorte de cobaye pour son mari, Konrad. On verra ce dernier sombrer dans la folie, incapable de réaliser son grand oeuvre, un Essai sur l'ouïe. Se fondant sur le roman de Thomas Bernhard, « La Plâtrière », enrichie d'autres sources, la metteuse en scène donne à voir - et à entendre - la déchéance des corps et des esprits.

Par instants, « Ils nous ont oubliés » a des allures de scènes piquées à un film inachevé de l'autrichien Michael Haneke. Par d'autres, c'est une farce grotesque bien dans la manière de Bernhard dont Séverine Chavrier avait déjà adapté « Déjeuner chez Wittgenstein » retitré « Nous sommes repus mais pas repentis ». Une troisième protagoniste, l'aide-soignante (Camille Voglaire, parfaite) fait irruption dans cette vie de couple rancie. Un courant d'air frais qui ne suffira pas à sauver le ménage. Dans le rôle de Konrad, Laurent Papot, avec son faux air de Vincent Macaigne, est magistral. Double paire de lunettes sur le nez, lisant des pages de Novalis à la demande de madame, il est multiple et singulier à la fois. Effrayant également.

Poème musical

Mais la force de ce spectacle tient tout autant à ce qui entoure les personnages principaux. Une forêt désolée, des oiseaux de passage, une neige éblouissante, des figurants masqués et un habillage sonore joué pour partie en live par Florian Satche. Séverine Chavrier parle de « poème musical », ce qui n'est pas faux. Les murs résonnent, les fusils claquent (un peu trop), les silences sont étourdissants. Dans ces moments-là, « Ils nous ont oubliés » devient un paysage mental plus qu'autre chose.

Konrad voudrait qu'on « l'écoute écouter », se désole qu'il y ait des espèces en voie de disparition. « Mais qui s'occupe des cerveaux en voie de disparition ? » ironise ce chercheur n'ayant jamais rien trouvé. La pièce prend (tout) son temps pour installer ces univers mortifères - l'arrivée d'un cerceuil sur la scène est traitée comme un gag. On pourra s'y perdre ou s'en régaler. « Ils nous ont oubliés », avec ces figures isolées dans les hauteurs, la fameuse plâtrière, est à l'évidence une oeuvre post-confinement résonnant avec le monde actuel. C'est déjà beaucoup.

Ils nous ont oubliés

THéâtre

de Séverine Chavrier

d'après « La plâtrière » de Thomas Bernhard

Paris, La Colline, www.colline.fr

du 16 janvier au 10 février

4 h 00 avec deux entractes

Philippe Noisette



ILS NOUS ONT OUBLIÉS

de THOMAS BERNHARD
m.s. SÉVERINE CHAVRIER
Jusqu'au 10 février
à la Colline à Paris.

Une nuit de Noël, le cadavre d'une femme est découvert, puis son mari, fou, un fusil à la main. Séverine

Chavrier adapte le roman de Thomas Bernhard, *la Plâtrière*, mais dit s'inspirer aussi des films *Persona* de Bergman et *Shining* de Kubrick. Après avoir formidablement mis en scène, l'an passé, des ados musiciens dans *Aria*

da capo, Chavrier s'attaque au huis clos du couple dans une pièce déjà appréciée à l'Odéon en 2022.

Théâtre**«Ils nous ont oubliés» : le brillant ouïe clos de Séverine Chavrier à la Colline**

Article réservé aux abonnés

La metteuse en scène entre par effraction dans l'œuvre de Thomas Bernhard avec une adaptation géniale et féministe de son roman-scène de ménage «la Plâtrière», donnant au son toute la place.



La caméra filme d'en haut et sur le côté les personnages comme des rats de laboratoire, et projette en direct la scène sur les murs. (Christophe Raynaud de Lage)

par [Laurent Goumarre](#)

publié le 21 janvier 2024 à 6h27

Tout résonne dans *Ils nous ont oubliés*, tout est sonore dans cette mise en scène de Séverine Chavrier, adaptation géniale de *la Plâtrière*, le roman de Thomas Bernhard. Un travail sur le son raccord avec l'obsession de Konrad : écrire son grand œuvre, un traité sur l'ouïe qu'il lui faut mener loin du bruit du monde, isolé dans sa Plâtrière, une maison planquée au fond de la forêt, avec sa femme coincée sur sa chaise roulante. Un huis clos qui a basculé dans le fait divers, un féminicide. Quand la pièce commence, Konrad a achevé sa femme, la baraque est verrouillée ; il va falloir forcer les portes, faire sauter les fenêtres, défoncer les cloisons. Alors on va tout voir, tout entendre, et reconstituer – au sens de rejouer, on est bien au théâtre ! – ce qui s'est passé au sein de ce couple infernal, elle infirme, lui fou, «*sous, sous, sous, sous Goethe ! Mégalo ! Soi-disant naturaliste notoire imbécile !*» lui gueule Madame Konrad – qui n'a pas d'autre nom que celui-ci.

Geste féministe

Ils nous ont oubliés a des allures de longue scène de ménage, avec ce que cela suppose de violence et de burlesque : deux dingues – Laurent Papot et Marijke Pinoy, formidables – qui se sont bien trouvés pour mener leur guerre domestique : Konrad l'écrivain raté dans la lignée maudite du Jack Torrance de *Shining*, et elle, qui n'en rate pas une : «*Travaille ! Peut-être que ça va sortir le jour de Noël ! [...] Cinq lignes au moins pour commencer. On va faire un vœu pour toi ! Allumer une petite bougie ! On va te porter une petite boisson dans ton petit bureau. Peut-être que le petit Jésus va descendre sur toi pour te faire écrire !*»

On ? Qui on ? le roman de Bernhard ne compte qu'un couple enfermé dans leur Plâtrière. Ce «on», c'est l'invention de Séverine Chavrier qui prend la main sur le texte de Bernhard, et invente le personnage de l'infirmière. C'est un des plus puissants gestes féministes qu'il nous a été donné de voir aujourd'hui au théâtre, qui multiplie pourtant – effet #MeToo – des pièces plaidoyers péniblement premier degré sur la violence faite aux femmes et leur invisibilité dans l'histoire. Ici Séverine Chavrier n'adapte pas le maître Thomas Bernhard. Non, elle entre par effraction dans son œuvre, dans sa langue aussi cadencée que la Plâtrière, et impose une nouvelle voix de femme qui déconstruit le couple pour un infernal trio. Ce sera deux contre un, Elles contre Konrad qui n'est pas dupe : *«C'est inutile de faire la maline, cette infirmière, elle n'existe même pas dans le livre !»* Madame Konrad n'avait pas de nom propre ? Au moins elle gagne ici une complice, possible amoureuse, une témoin à charge de ce qui se joue dans cette baraque bunker – monument de scénographie signée Louise Sari –, instrument de terreur, avec des carabines fichées dans les murs en plaques de plâtre, et un sous-sol salement aménagé qui pourrait bien cacher des Natascha Kampusch.

Rats de laboratoire

Car *la Plâtrière* est un piège que Chavrier, la nouvelle directrice de la Comédie de Genève, mine avec un double travail dément sur le son et l'image. L'image d'abord, le meilleur pour la suite. L'image donc qui enferme la situation : c'est la caméra qui filme d'en haut – mais d'où ? – des personnages comme des rats de laboratoire, qui filme sur le côté – mais où ? – et projette en direct sur les murs de la baraque la scène diffractée dans un gris génialement dégueulasse, quand ce n'est pas Konrad lui-même qui tourne, histoire de bien donner son «point de vue». Mais la grande histoire de cette pièce, c'est le son. En chef d'orchestre, Chavrier a fait de cette Plâtrière une caisse de résonance, où chaque meuble, paroi, objet, a été sonorisé, amplifié, au même niveau que la voix des personnages. Marcher, bouffer, se coucher, lancer un oreiller... tout fait bruit, alors Konrad, lui, n'entend plus rien. A sa femme : *«Je ne t'entends pas m'écouter ; je veux t'entendre être à l'écoute de mon écoute»* ; à l'infirmière : *«Comment êtes-vous arrivé ici ? Je ne vous ai pas entendu arriver ! C'est inouï ! Je ne vous-ai-rien-entendu. C'est incroyable.»* Ce qui est incroyable, c'est quand cette sonorisation atteint un sommet poétique avec l'expérience littérale du *«bruit d'une page qui se tourne»* tandis qu'à cour, dans la forêt où volent de vrais corbeaux, le musicien Florent Satche improvise une partition percussive assourdissante. Et on se dit que Chavrier réussit, là où son personnage de Konrad a échoué : écrire ce grand œuvre, traité sur l'ouïe... Ou quand le théâtre vous ouvre les oreilles.

***Ils nous ont oubliés*, mise en scène de Séverine Chavrier, jusqu'au 10 février au théâtre de la Colline à Paris (75020).**



Séverine Chavrier adapte Thomas Bernhard à ouïe clos

La metteuse en scène entre par effraction dans l'œuvre de l'auteur allemand avec une adaptation géniale et féministe de son roman-scène de ménage «la Plâtrière», donnant au son toute la place.

Tout résonne dans *Ils nous ont oubliés*, tout est sonore dans cette mise en scène de Séverine Chavrier, adaptation géniale de *la Plâtrière*, le roman de Thomas Bernhard. Un travail sur le son raccord avec l'obsession de Konrad : écrire son grand œuvre, un traité sur l'ouïe qu'il lui faut mener loin du bruit du monde, isolé dans sa Plâtrière, une maison planquée au fond de la forêt, avec sa femme coincée sur sa chaise roulante. Un huis clos qui a basculé dans le fait divers, un féminicide. Quand la pièce commence, Konrad a achevé sa femme, la baraque est verrouillée ; il va falloir forcer les portes, faire sauter les fenêtres, défoncer les cloisons. Alors on va tout voir, tout entendre, et reconstituer – au sens de rejouer, on est bien au théâtre ! – ce qui s'est passé au sein de ce couple infernal, elle infirme, lui fou, «*sous, sous, sous, sous Goethe ! Mégalo ! Soi-disant naturaliste notoire imbécile !*» lui gueule Madame Konrad – qui n'a pas d'autre nom que celui-ci.

Nouvelle voix. *Ils nous ont oubliés* a des allures de longue scène de ménage, avec ce que cela suppose de violence et de burlesque : deux dingues – Laurent Papot et Marijke Pinoy, formidables – qui se sont bien trouvés pour mener leur guerre domestique : Konrad l'écrivain raté dans la lignée maudite du Jack Torrance de *Shining*, et elle, qui n'en rate pas une : «*Travaille ! Peut-être que ça va sortir le jour de Noël ! [...] Cinq lignes au moins pour commencer. On va faire un vœu pour toi ! Allumer une petite bougie ! On va te porter une petite boisson dans ton petit bureau. Peut-être que le petit Jésus va descendre sur toi pour te faire écrire !*»

On ? Qui on ? le roman de Bernhard ne compte qu'un couple enfermé dans leur Plâtrière. Ce «*on*», c'est l'invention de Séverine Chavrier

qui prend la main sur le texte de Bernhard, et invente le personnage de l'infirmière. C'est un des plus puissants gestes féministes qu'il nous a été donné de voir aujourd'hui au théâtre, qui multiplie pourtant – effet #MeToo – des pièces plaidoyers péniblement premier degré sur la violence faite aux femmes et leur invisibilité dans l'histoire. Ici Séverine Chavrier n'adapte pas le maître Thomas Bernhard. Non, elle entre par effraction dans son œuvre, dans sa langue aussi cadencée que la Plâtrière, et impose une nouvelle voix de femme qui déconstruit le couple pour un infernal trio. Ce sera deux contre un, Elles contre Konrad qui n'est pas dupe : «*C'est inutile de faire la maline, cette infirmière, elle n'existe même pas dans le livre !*» Madame Konrad n'avait pas de nom propre ? Au moins elle gagne ici une complice, possible amoureuse, une témoin à charge de ce qui se joue dans cette baraque bunker – monument de scénographie signée Louise Sari –, instrument de terreur, avec des carabines fichées dans les murs en plaques de plâtre, et un sous-sol salement aménagé qui pourrait bien cacher des Natascha Kampusch.

Caisse de résonance. Car *la Plâtrière* est un piège que Chavrier mine avec un double travail dément sur le son et l'image. L'image d'abord, le meilleur pour la suite. L'image donc qui enferme la situation : c'est la caméra qui filme d'en haut – mais d'où ? – des personnages comme des rats de laboratoire, qui filme sur le côté – mais où ? – et projette en direct sur les murs de la baraque la scène diffractée dans un gris génialement dégueulasse, quand ce n'est pas Konrad lui-même qui tourne, histoire de bien donner son «*point de vue*». Mais la grande histoire de cette pièce, c'est le son. En cheffe d'orchestre, Chavrier a





fait de cette Plâtrière une caisse de résonance, où chaque meuble, paroi, objet, a été sonorisé, amplifié, au même niveau que la voix des personnages. Marcher, bouffer, se coucher, lancer un oreiller... tout fait bruit, alors Konrad, lui, n'entend plus rien. A sa femme: *«Je ne t'entends pas m'écouter; je veux t'entendre être à l'écoute de mon écoute»*; à l'infirmière: *«Comment êtes-vous arrivé ici? Je ne vous ai pas entendu arriver! C'est inouï! Je ne vous-ai-rien-entendu. C'est incroyable.»* Ce qui est incroyable, c'est quand cette sonorisation atteint un sommet poétique avec l'expérience littérale du *«bruit d'une page qui se tourne»* tandis qu'à cour, dans la forêt où volent de vrais corbeaux, le musicien Florent Sathe improvise une partition percussive assourdissante. Et on se dit que Chavrier réussit, là où son personnage de Konrad a échoué: écrire ce grand œuvre, traité sur l'ouïe... Ou quand le théâtre vous ouvre les oreilles.

LAURENT GOMARRE

ILS NOUS ONT OUBLIÉS

mise en scène de SÉVERINE CHAVRIER,
 jusqu'au 10 février au **théâtre**
 de la Colline (75020).



La caméra filme d'en haut et sur le côté les personnages comme des rats de laboratoire, et projette en direct la scène sur les murs, PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE



📖 Ils nous ont oubliés de Séverine Chavrier, basé sur le roman *La Plâtrière* de Thomas Bernhard, adaptation et mise en scène de Séverine Chavrier

18 janvier, 2024 | actualités | philippeduvignai | Pas encore de commentaires.

Ils nous ont oubliés de Séverine Chavrier, basé sur le roman *La Plâtrière* de Thomas Bernhard, adaptation et mise en scène de Séverine Chavrier

C'est une reprise du spectacle qui avait été créé en 2022 à l'Odéon-Ateliers Berthier (voir *Le Théâtre du Blog*) et il a sûrement évolué. Cela commence mal avec une (légère) faute de français sur le titre de cet opus de madame Chavrier, en quatre heures mais avec deux entractes!

C'est une fois de plus l'adaptation d'un roman en langue allemande au théâtre... Sur le grand plateau de la Colline, à jardin, une sorte de grande boîte fermée par des rectangles de placo, que les acteurs à peine arrivés, vont casser à coups de pioche et de hache. (Quel intérêt ? Il faut bien entendu refaire cette cloison pour chaque représentation ! Vous avez dit écolo?)



© Ch. Raynaud de Lage

La Plâtrière est une ancienne usine dans une forêt. Chez Thomas Bernhard, la nuit du 24 décembre, des rôdeurs tombent sur le corps d'une femme qui a été tuée d'un coup de fusil à la tête sur son fauteuil roulant. On retrouvera son mari quelques jours plus tard fou, et presque mort dans une fosse à purin.

Ici, un couple plus tout jeune, vit enfermé dans un réduit avec juste la visite quotidienne d'une «auxiliaire de vie» comme on dit, un personnage ajouté par Séverine Chavrier. Konrad veut écrire un grand essai sur l'ouïe... sans jamais arriver à le commencer. Sa femme paralysée (Marijke Pinoy) est assise dans un fauteuil roulant et il doit tout faire : la soigner, préparer les repas, gérer la maison en mauvais état... Bien entendu, il ne la supporte plus, et réciproquement. Toujours une cigarette à la bouche,

elle pense sans arrêt au dîner et refuse de prendre ses médicaments. Refrain, hélas, bien connu !

Et on a la nette impression qu'elle se venge sur son mari qui l'a forcée à vivre dans ce taudis. Leur jeunesse a bien disparu, avec ses rêves fous de création artistique et littéraire. Bref, devant nous la vie de ces anciens amoureux s'effiloche et comme chez August Strindberg ou Ingmar Bergman, elle est devenue un enfer sur terre.

L'excellent Laurent Papot (Konrad), double paire de lunettes sur le nez, est assez inquiétant avec une dizaine de fusils chargés et accrochés au mur. Il s'active sans raison, lit quelques pages de Novalis à son épouse. Caractériel mais dans un autre genre, et tout aussi insupportable qu'elle. Une relation toxique: Konrad vit reclus avec cette paralysée, dans une double relation de maître à esclave. Même s'il est en relativement en bon état physique, il n'a personne à qui parler, sauf les livreurs de repas et l'auxiliaire de vie qu'il convoite. Mais absolument paranoïaque, il voudrait qu'on «l'écoute écouter». Et il est angoissé que «des espèces soient en voie de disparition», il crie et s'étonne aussi que personne «ne s'occupe des cerveaux en voie de disparition».

Dehors une évocation de la forêt toute proche avec à jardin, un arbre mort (un rappel de celui d'*En attendant Godot*?) et côté cour, un sapin, un échafaudage métallique et deux timbales où batteur (Florian Satche) improvise. Des personnages masqués passent et il y a aussi des mannequins assis dans la pénombre (une assez belle image). Il y a partout des micros cachés, et le bruit des pas, les très fréquentes fermetures de porte, les coups de fusil et les voix des acteurs équipés de micros H.F. comme la musique, sont amplifiés au maximum. Et cela devient une bouillie sonore, vite insupportable.

Il y a parfois heureusement des images fortes comme ce cercueil qu'on fait doucement glisser sur la neige. Et quelques moments de vrai théâtre: le maigre repas du couple où un corbeau noir vient picorer des miettes, la petite scène où l'auxiliaire de vie colle sur le mur des photos de famille que lui tend la vieille dame

Ou quand des vagabonds trouvent le corps de l'épouse de Konrad qui, lui a disparu. «Ils m'ont dit qu'ils envoyaient une ambulance, mais, à ce niveau-là, elle aurait plutôt besoin d'un corbillard.»

Louise Sari a imaginé une scénographie intelligente et précise: un étroit corridor surmonté d'un toit où se baladent des vrais pigeons. Là, sans aucun autre meuble qu'une petite table, une chaise et un fauteuil roulant, vit donc en permanence ce couple infernal. En-dessous, un sous-sol que l'on verra sur écran et où Konrad accumule des dizaines de feuillets blancs et essaye de dormir. Et il y a d'immenses tulle où Quentin Vigier montre des vidéos impeccables d'arbres mais aussi les visages des acteurs en très gros plan.

On peut comprendre que ce roman ait attiré la metteuse en scène. Pourtant, malgré quelques courtes scènes qui font vraiment théâtre, et parfois de belles images, l'ensemble ne fonctionne pas et distille un remarquable ennui. Ce *Ils nous ont oubliés* est un cas d'école pour de jeunes metteurs en scène: comment rater l'adaptation au théâtre d'un roman? Ici, *La Plâtrière*, un des premiers du grand Thomas Bernhard (1931-1989)....

-D'abord, sous-estimer l'adversaire: cette descente aux enfers racontée par un narrateur dont nous ignorons tout et qui rapporte les dires, impressions ou hypothèses de deux témoins, est intéressante... quand Thomas Bernhard nous en parle. Mais difficile à adapter sur une scène; ici il y a sauf par instants, un manque de vrais dialogues qui fassent sens! L'écrivain autrichien lui-même ne s'y était pas attaqué...

-Ensuite procéder à une révision/adaptation...loin très loin, sauf au tout début, du texte original; puis faire réaliser un important montage vidéo, et surtout utiliser les stéréotypes à la mode depuis vingt ans: utilisation abusive des micros H.F., création d'un univers sonore puissant, invasif, en direct et/ou enregistré, grossissement systématique en vidéo du visage des acteurs (alors qu'ils sont sur scène et sous-éclairés) grâce à de petites caméras infra-rouge planquées, ou tenues par eux, et projection par moments de paysages sur un immense tulle à l'avant-scène.

-Adopter une dramaturgie prétentieuse où on maîtrise mal le temps et en imposer le résultat peu convaincant au public pendant quatre heures (avec deux entractes!). Ne pas vraiment diriger les acteurs et les faire crier en permanence.

-Enfin, introduire des fumigènes sans véritable raison (pour nous, déjà le quatrième de l'année et le concours se poursuit).

-Mettre au point un système il y a déjà six ans dans *Les Palmiers sauvages* (voir *Le Théâtre du Blog*) et s'y conformer: « une réalisation surtout fondée sur des visages retransmis en gros plan de scènes filmées par caméra infra-rouge. Et bien entendu, un recours incessant à la vidéo avec paysages filmés en noir et blanc: nous ne changerons pas une ligne de ce que nous avons écrit!

-Depuis, utiliser le même système qui doit plus à une superbe technique, qu'à l'art théâtral... Pas question de nier l'arrivée des nouvelles technologies mais à condition qu'elles fassent sens sur une scène, mais on est là trop souvent plus près d'une installation d'art plastique que du théâtre.

-Penser que «pour se satisfaire d'une œuvre qu'il attend et qui ne vient jamais mais aussi l'espoir «d'un art plutôt qu'un autre». C'est créer à partir de l'absence de ce qui devrait avoir lieu. C'est l'effondrement permanent de l'idéal artistique philosophique, au profit du réel le plus désuet et quotidien. C'est l'abandon de la représentation sans cesse perturbée par la réalité.» Tous aux abris ! Le public n'est pas assez naïf pour entrer dans ce système!

Question abandon de la représentation, nous avouons avoir quitté celle-ci au deuxième entracte : il y a des limites au masochisme comme à l'ennui, et la vie est courte. Donc, nous ne vous parlerons pas de la troisième et dernière partie... Mais selon un ami critique qui l'avait vue à l'Odéon-Ateliers Berthier, elle est aussi faible! En cette première, la salle à moitié pleine s'est encore vidée pour le troisième volet! Nous souhaitons bien du courage au Théâtre de la Colline pour faire venir le public. Et vous l'aurez compris: pas la peine de vous déplacer...

Mais on se demande pourquoi Wajdi Mouawad, comme le Théâtre National de Strasbourg, s'est-il fait refiler ce plat chaud, et le prétentieux spectacle de Vincent Macaigne créé en novembre à la MC 93 à Bobigny? Pas très clair...

Si les Théâtres nationaux se mettent à se refiler leurs créations: avis de tempête! Et il n'y a plus qu'à tirer l'échelle, comme disait Molière ! Enfin, Rachida Dati va revoir tout cela....

Dans ce marasme, une bonne nouvelle: au Théâtre de la Colline, reprise la saison prochaine la merveilleuse création que fut en octobre dernier, *Les Personnages de la pensée*, texte, peinture et mise en scène de Valère Novarina (voir *Le Théâtre du Blog*). Là, courez-y.

***A voir dans le hall du Théâtre: une intéressante exposition de quinze maquettes de scénographie.**

Réalisées par les étudiants de l'École nationale d'architecture Paris-La Villette, l'École supérieure des arts appliqués-École Duperré et l'École Supérieure des arts et techniques-Ecole Hourdé. Chaque année, soixante-dix imaginent la scénographie d'un spectacle présenté à La Colline et cette fois, les projets ont été conçus à partir du texte d'*Ils nous ont oubliés*. Les étudiants ont rencontré Louise Sari, la scénographe du spectacle, Didier Kuhn, responsable de l'atelier de construction à La Colline, Sébastien Dupont, régisseur principal de la machinerie et Marion Turrel, adjointe.

Philippe du Vignal

Jusqu'au 10 février, Théâtre de la Colline, 16 rue Malte-Brun, Paris (XX^{ème}). T. : 01 44 62 52 52.

« Ils nous ont oubliés » : un cauchemar mental au Théâtre de la Colline

Hélène Kuttner
12/01/2024



© Christophe Raynaud de Lage

Par le moyen d'une éblouissante scénographie qui mêle la vidéo, la musique jouée en direct, l'utilisation de masques et un décor de forêt fantastique, la créatrice Séverine Chavrier parvient à saisir le spectateur pour le plonger dans la tête d'un homme dérangé qui va finir par tuer sa femme. Un spectacle adapté de « La Patrière » de Thomas Bernhard qui démultiplie ses obsessions, entre polar morbide et thriller schizophrénique.

Dans le crâne de Konrad

Imaginez une ancienne usine de plâtre, plantée au milieu d'un forêt de sapins, avec ses murs défraîchis et son sous-sol ténébreux qui donne aux paumés de la terre un abri pour de petits trafics de drogue. Dans ce lieu anesthésié par le temps et la délocalisation des industries, vit un couple reclus et isolé du monde. L'homme, Konrad, se présente comme un grand savant en perpétuelle quête de sa grande oeuvre, un essai scientifique, métaphysique et philosophique sur *l'ouïe*. Il a fait le tour du monde et a décidé de s'enfermer avec son épouse paralytique dans cette demeure battue par les vents des Alpes autrichiennes. Sadisme, angélisme, domination et masochisme sont les tenants de leur relation de couple qui balance entre haine et amour, et qui va conduire Konrad à tuer sa femme handicapée dans un dernier cri de révolte contre celle qui le tyrannise par ses exigences perpétuelles et son immobilisme.

Torture sonore



© Christophe Raynaud de Lage

Séverine Chavrier a créé un espace totalement organique dans lequel le musicien Florian Satche déploie un éventail de percussions aux sonorités métalliques ou sableuses, houles déchirantes ou martèlements démoniaques d'attentats, mobilisant ainsi l'attention du spectateur qui est comme happé, secoué, chahuté par des vibrations continues. Du côté des images, l'usine désaffectée est le siège de plusieurs niveaux de jeu, ou l'image vidéo, comme une loupe, vient épier les gestes et humeurs des personnages comme une surveillance généralisée qui traque les épidermes. Dans cet univers qui ressemble à un cauchemar ambiant, Laurent Papot est Konrad, le chercheur follement paranoïaque et pervers qui martyrise sa femme, tandis que Marijke Pinoy, qui incarne l'épouse, se liquéfie, cigarette vissée aux lèvres, dans un fauteuil à roulettes inondée par sa robe de chambre et ses amulettes christiques. Les deux acteurs, qui incarnent aussi d'autres personnages dès qu'ils quittent la cave qui leur sert de lieu de vie, sont fabuleux de vérité et d'inventivité.

La spirale de l'échec



© Christophe Raynaud de Lage

Dans *La Patrière*, publiée dans les années 70, l'Autrichien Thomas Bernhard concentre les leitmotifs de ses obsessions et de ses hantises avec un sens du rythme et de la musicalité qui lui sont particuliers et dont la metteuse en scène, musicienne elle-même, se saisit avec succès. Cette plâtrière, prison glacée qui conduit à la mort des prisonniers, est une métaphore de l'Autriche, cimetière d'espoirs déçus et de grands artistes, où le nazisme gangrène encore les consciences avec des nostalgiques de l'ordre et de la soumission, où le couple est condamné d'avance et où l'artiste, s'il n'est pas Mozart, passe sa vie en expériences stériles et en échecs publics. La scène représente donc une forteresse battue par la neige, avec des oiseaux vivants qui envahissent l'espace, comme chez Hitchcock, et des personnages qui déambulent hallucinés et en quête d'un bonheur absent. Certes l'épouse de Karl le harcèle et les fantômes espions reviennent hanter la tranquillité du couple, mais l'aide-soignante (Adèle Bobo-Joulin) se retrouve aussi happée par la folie et la perversité du couple démoniaque qui bascule progressivement vers le meurtre. Ibsen, Strindberg, mais aussi Stanley Kubrick ou Bergman sont les compagnons de route de cette épopée du son et de l'image qui marquera, par sa puissance, l'histoire du théâtre français.

Ils nous ont oubliés

Auteur : basé sur le roman La Plâtrière de Thomas Bernhard adaptation et mise en scène Séverine Chavrier

Metteur en scène : Séverine Chavrier

Distribution : Aurélie Arto masques
Adèle Bobo-Joulin l'infirmière Laurent Papot Konrad
Marijke Pinoy Madame Konrad et le musicien Florian Satche

production
à la création CDN Orléans / Centre-Val de Loire
reprise de production Comédie de Genève
coproduction Théâtre de Liège - Tax Shelter, Théâtre national de Strasbourg, ThéâtrédelaCité -
Centre dramatique national Toulouse Occitanie, Tandem - Scène nationale Arras-Douai, Teatro
nacional de Catalunya - Barcelone
avec l'aide exceptionnelle de la région Centre-Val de Loire
Partenaires Odéon - Théâtre de l'Europe, JTN - Jeune Théâtre National - Paris, ENSATT - École
nationale supérieure des arts et techniques du théâtre - Lyon, Ircam - Institut de recherche et de
coordination acoustique / musique

Du 16 Jan 2024
Au 10 Jan 2024

Tarifs :
8€ à 33€

Réservations [en ligne](#)

Réservations par téléphone :
0144625252

Durée : 4h avec deux entractes

www.colline.fr

Ils nous ont oubliés, d'après Thomas Bernhard, mise en scène de Séverine Chavrier. A La Colline.



Crédit photo : Christophe Raynaud de Lage.

Ils nous ont oubliés, d'après *La Plâtrière* de **Thomas Bernhard**, mise en scène de **Séverine Chavrier**. Avec **Aurélie Arto, Adèle Bobo-Joulin, Laurent Papot, Marijke Pinoy, Camille Voglaire**. Créations lumières **Germain Fourvel**, costumes **Andrea Matweber**. Musicien **Florian Satche**, éducation des oiseaux **Tristan Piot**, Scénographie **Louise Sari**. Création vidéo **Quentin Vigier**. Création son **Simon d'Anselme de Puisaye, Séverine Chavrier**.

Vieux bâtiment dévasté sur la scène – un théâtre en soi –, la maison dans la forêt, de l'extérieur, ne paie pas de mine – impressions de parpaings apparents –, et à l'intérieur non plus, le logis même du héros voulant écrire une étude scientifique sur l'ouïe, avec à ses côtés, l'épouse handicapée. Le roman *La Plâtrière* (1970) de Thomas Bernhard, paru trois ans après *Perturbation*, est inspiré par une plâtrière sur la rive du Traunsee opposée à Gmunden, un bâtiment en « forme de vie », plâtrière abandonnée de Sicking, conçue pour le « héros » Konrad, retrait et prison d'un couple.

Pour Chantal Thomas – *Thomas Bernhard, Le Briseur de silence* –, la maison de *La Plâtrière* est un personnage essentiel du roman, une maison indissolublement liée à la mort, souvent comme héritage, mais ici comme instrument de claustration, souffrance imposée à l'autre. Avec un beau travail d'inventivité facétieuse, la metteuse en scène Séverine Chavrier, directrice de la Comédie de Genève, s'en donne à coeur joie, montrant à vue le bâtiment en coupe, façon *La Vie mode d'emploi* de Perec, pour laisser au regard la vision de l'architecture dé-construite du faux refuge – scénographie de Louise Sari.

Le public découvre la maison alors que le prologue évoque le meurtre de l'handicapée perpétré par le mari sans doute, mais peut être par la victime elle-même qui nettoyait son fusil de chasse, ou l'infirmière (inventée par la metteuse en scène), pour mauvais dosage médicamenteux.

S'emparant des lieux, des intrus découvrent la scène ensanglantée, après avoir cassé avec leur hache les parois frontales de l'habitat – malicieux rappel du conte enfantin de *Blanche-Neige et les sept nains*, ceux-ci portant leur hache sur l'épaule. Ces nains-là, masqués, ne portent pas de visage – ils sont la métaphore des hommes destinés à la disparition et à la Mort.

La représentation est un long flash-back, la reconstitution multi-sensorielle d'un enfer conjugal.

A l'extérieur, la forêt bernhardienne frémissante, morceau de paysage dont l'auteur moque la grandeur pleine d'ennui et la beauté romantique des monts autrichiens, somptueux et vides. Quelques arbres, pins ou sapins fatigués, habitent le plateau, première fresque solide, soutenue par la vidéo en noir et blanc projetée à l'écran – un pan mobile et furtif d'arbres élevés, vision panoramique d'ensemble ample qui va jusqu'à chevaucher la vision concrète du plateau.

De faux cerfs s'approchent de la demeure, pour parfaire le tableau kitch, tandis que le son et les résonances sonores de ce monde scénique n'en finissent pas d'interpeler l'oreille de la salle et de la scène – aboiements continus de chiens nocturnes, cris de pigeons et d'une corneille qui font bec bas sur le foyer – un monde rural de tensions manifestes où ni le silence ni la paix ne sont atteints.

Un échafaudage – sorte de pigeonnier – s'élève haut dans les cintres, gravi par Konrad qui soliloque, ou bien installé à sa table, en compagnie de son épouse avec laquelle il joue aux cartes. L'espace du plateau est sonore à l'extrême, un vrai tapage – porte qui claque, murs sonnante et résonnant au simple toucher ou bien sous le coup intentionnel que l'on donne sur les parois des pièces. Musicien improvisateur, Florian Sathe, sur scène, multi-percussionniste, répercute sons et vibrations – étrangeté tendue, désespoir et mélancolie qui font écho à l'amour-haine du couple.

Une maison comme sise sur des pilotis, avec ses soubassements que l'on découvre en cours de la représentation quand tombent les murs fracassés – des terriers au plafond bas où sont reclus les intrus – personnages qui gênent la tranquillité et la capacité de concentration du héros – , des visiteurs qu'on n'attend pas ; on pense aujourd'hui à tous les réfugiés contemporains de la planète.

Personnages masqués mystérieux, mais aussi mannequins de tissu peuplent ce petit monde. On les redécouvre, à l'intérieur du bâtiment – ouvriers ou hommes de main circulant dans d'étroits couloirs, venus pour faire des travaux, à moins qu'ils n'achètent les meubles de Konrad qui vend tout, à moins encore qu'ils ne les dérobent encore et mettent à sac les lieux consciencieusement.

Les pièces et sous-sols sont accessibles au regard du spectateur, grâce à la vidéo, aux caméras de surveillance installées dans de tout petits espaces, latéralement, ou bien, depuis les hauteurs de l'espace. Et les comédiens s'emparent à leur tour de la caméra pour des portraits évocateurs. Les couloirs intérieurs, vus à la vidéo, sont bien étroits, portant sur leur façade une rangée accrochée de fusils de chasse et des babioles religieuses – crucifix et saintes en plastique.

Sur le devant élevé du plateau, à l'étage proprement dit, se tiennent les personnages vivants et non masqués; à jardin, la chambre de l'épouse ou bien le salon de Konrad où on les voit vivre, deux pièces séparées, déplacées volontiers, d'un côté ou de l'autre du plateau, quand Konrad fait rouler le fauteuil de sa femme récalcitrante, un chemin de croix aux stations démultipliées.

L'immense essai sur l'ouïe – imminent mais toujours empêché et donc non rédigé – du héros repose aussi sur le travail de son épouse éprouvée qu'il harcèle d'expériences phonétiques, de répétitions et variations sur les sons et les consonnes – séries et catalogue des mots en St, Sr, Sch...-afin qu'elle en décrive les répercussions sur le cerveau – relations destructrices des deux.

L'impuissance à écrire provoque des contournements et des prétextes à ne jamais « s'y mettre ».

Tels sont les vues et les sons, hyperboles senties d'un paysage alentour et d'un foyer abîmé. Or, les comédiens apportent leur partition verbale personnelle, l'entêtement d'une musique de mots.

Laurent Papot est remarquable dans le rôle de Konrad, portant une parole bernhardienne re-visitée, réactualisée, toujours puissante – un ressassement sincère acerbe -, maugréant son amertume. Il n'en finit pas de se parler à voix haute, enfermé dans un monologue non partagé avec l'épouse invalide – la non moins extraordinaire Marijke Pinoy, décidée, et qui dit son fait à son mari. Elle répond dans la dignité à la maltraitance et au harcèlement dénoncés aujourd'hui ici et là. Elle va même plus tard jusqu'à s'amuser et plaisanter avec l'infirmière, la malicieuse Camille Voglaire. Les deux finiront par « faire bloc » fémininement, contre le héros un rien misogyne.

Ressentiment provocateur révélateur pourtant de l'amour de la vie, du désir de l'autre et de tous ceux qui ne sont pas soi, différents ou pas, étrangers qu'on se doit d'accueillir plus ouvertement. Capharnaüm inouï, vivant et vif sur la violence de la société et des hommes, sa résonance infinie, l'aventure est théâtrale, plastique et sonore, multi-sensorielle et polyphonique – création, art et vie.

Véronique Hotte

Du 16 janvier au 10 février 2024, du mardi au samedi à 19h30 et le dimanche à 15h30

relâche dimanche 21 janvier **La Colline — théâtre national**, 15 rue Malte-Brun 75020 – Paris. Tél :01 44 62 52 52.



Critique Ils nous ont oubliés : la folie de l'ouïe



© Christophe Raynaud de Lage
Spectacle



Lucine Bastard-Rosset 22 janvier 2024
Aucun commentaire
Il vous reste 5 minutes à lire
En s'emparant du roman de Thomas Bernhard *La Plâtrière*, la metteuse en scène et musicienne Séverine Chavier livre un spectacle

polysensoriel détraqué. *Ils nous ont oubliés* nous enfonce dans la folie destructrice d'un homme cloîtré dans son espace intérieur. Un huis-clos glaçant de réalisme qui vous prend de toutes parts.

Le cri des corneilles raisonne dans la nuit noire. Des bruits de pas dans la neige. Des lampes torches s'agitent dans l'espace, elles cherchent quelque chose, mais quoi ? L'ombre des sapins se reflète sur un voile noir étiré à l'avant scène. **Le visage d'un homme apparaît en vidéoprojection, il revient sur cette nuit de Noël où le corps de Madame Konrad a été retrouvé à l'ancienne plâtrière.** A ses côtés, son mari, Konrad, à moitié mort de froid et fou, une carabine à la main. Le suspect idéal.

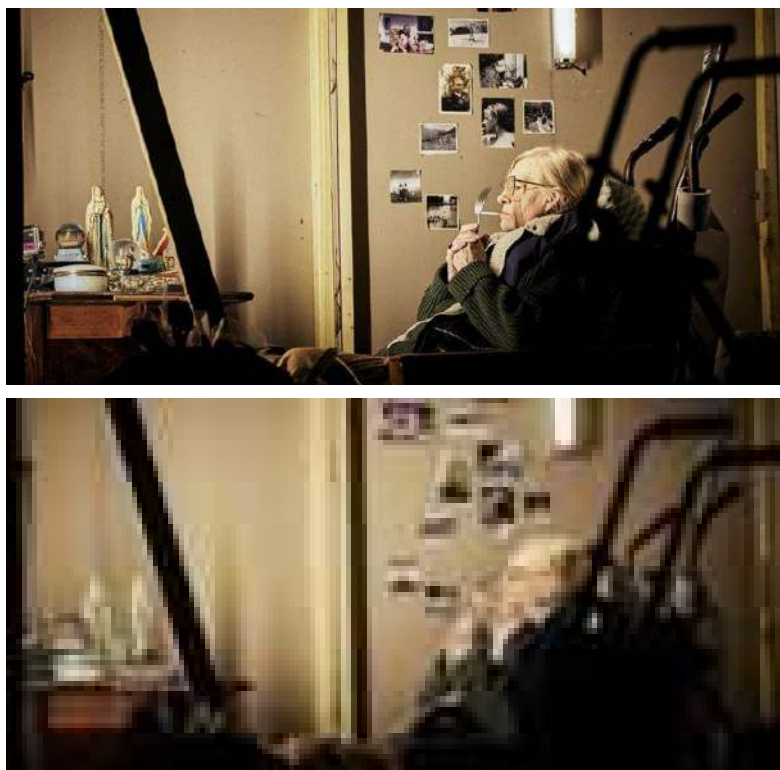
***Ils nous ont oubliés* n'est pas le récit d'une enquête, oh non, mais l'exposition méticuleuse de la vie d'un couple les quelques jours précédents un crime.**

Séverine Chavier dépèce avec minutie ce qu'il a été et ce qu'il ne sera plus. Un kaléidoscope débridé fait d'images vidéo, de corps, de voix et de musique live.

Dans l'intimité du couple

"Au fond, notre vie commune a été une erreur dès le début", une relation vouée à l'échec. Et aujourd'hui, entre Konrad (**Laurent Papot**) et sa femme (**Marijke Pinoy**) s'est développée un lien malsain fondé sur la dépendance mutuelle. Elle, paralytique, dépend physiquement de son mari et subit ses expérimentations quotidiennes. Lui, chercheur fou, dépend par son travail de sa femme et subit ses réclamations intempestives. Elle et Lui, deux entités qui se complètent et se dévorent, deux entités d'un même corps.





© Christophe Raynaud de Lage

Dans cette relation bilatérale s'insère un élément perturbateur : l'infirmière (Adèle Bobo-Joulin). Personnage inventée par Séverine Chavrier, elle est celle qui vient pointer et exacerber les tensions, les conflits. Alors qu'elle noue une amitié avec Madame Konrad, elle ne cesse de mettre Konrad face à ses échecs et contradictions, lui rappelant constamment qu'il n'a jamais commencé ce "*traité médico-mathématico-métaphysique*" sur l'ouïe, l'œuvre de sa vie. Elle est celle qui vient combler un vide impossible à remplir, qui met en lumière la fragilité de cet homme qui se croit encore capable de s'occuper de sa femme, et de lui.

Et la folie dans tout ça ?

Il faut s'accrocher pour entrer dans l'univers de ce spectacle, qui aux premiers abords, n'est pas particulièrement accueillant et compréhensible. Qui plus est, la première partie reste la plus énigmatique et expérimentale. La multiplication des écrans, des personnages fantomatiques aux visages masqués, les dialogues et les longues tirades insensés, mettent le trouble et désarçonnent. Séverine Chavrier nous emmène dans un univers inhospitalier et froid, un lieu régi par la folie et la solitude.





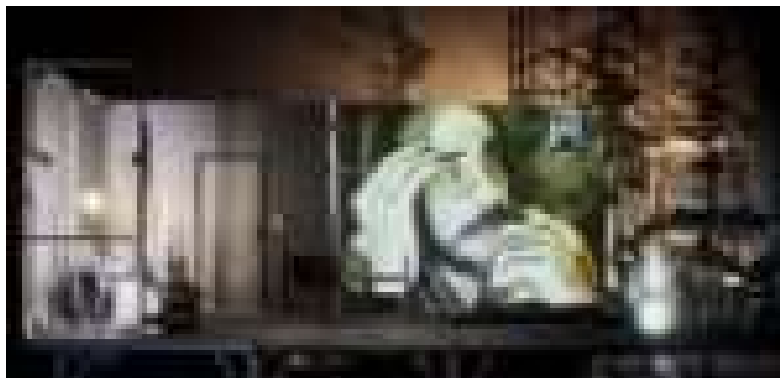
© Christophe Raynaud de Lage

Et puis, le fil rouge d'*Ils nous ont oubliés* s'étire et s'enrichit. La partie 2 nous convainc qu'il faut aller jusqu'au bout de cette œuvre de plus de 3 heures. La folie destructrice et la paranoïa de Konrad s'accroissent et déteignent sur les autres personnages. Toute la plâtrière est en proie à la psychose, et bizarrement, elle en devient plus lisible. Ce qui relie les personnages se fait moins trouble, nous apprenons à connaître leur folie, elle déteint sur nous.

Un espace fracturé

La scénographie d'*Ils nous ont oubliés* conçue par Louise Sari accentue la perte des repères du public. Grâce à la vidéo, l'immersion au sein de la plâtrière est totale. Elle propose un regard direct sur l'ensemble des éléments qui la constituent. Les gros plans et les inserts prolifèrent, on entre au cœur de cet environnement toujours plus hostile. Mais en même temps, notre regard est flouté, biaisé. Se repérer dans l'espace devient compliqué, les lieux se mélangent – bureau, cave, chambre, couloir, cuisine, jardin – et ne s'offrent pas directement à nos yeux. Les caméras de surveillance avec lesquelles les personnages se filment s'infiltrent dans chaque zone, les quadrillent, les multiplient. Ces petits espaces deviennent un labyrinthe bien plus vaste.





© Christophe Raynaud de Lage

Comme un reflet à la folie de Konrad, cette plâtrière perdue au cœur d'une forêt des Alpes autrichiennes évolue. Elle est en proie aux éléments extérieurs, à la neige et au froid. Elle se détériore et se fragmente, perd des bouts d'elle-même. Ces transformations mettent à nu les personnages, plus rien ne cache leur folie.

La folie de l'ouïe

Mais surtout, il y a ce travail sur la sonorisation, qui déforme lui aussi l'espace par des jeux d'écho, d'intensification des sons. La plâtrière devient un endroit où les bruits prennent vie et part aux dialogues. Les portes claquent, la vaisselle tinte, les murs vibrent, la clochette sonne, les oiseaux piaillent, leurs ailes susurrent à nos oreilles. L'ambiance sonore est mise au premier plan et résulte directement de l'hyperacousie de Konrad, de ses hallucinations auditives : *"j'entends tout, j'entends vos pensées cérébrales"*.





© Christophe Raynaud de Lage

Sur scène, le percussionniste Florian Satche improvise sa partition. Un son plus métallique et froid qui se fait crescendo. Le rythme s'intensifie, le volume augmente, tout est brouhaha, une folie à l'état pur, une atmosphère sonore qui les englobe et les avale, qui nous enveloppe et nous dévore.

***Ils nous ont oubliés* est une œuvre d'un autre genre, une création organique qui plonge dans la folie de l'homme.** Un spectacle dont il n'est pas possible de sortir indemne, qui remue dans nos têtes encore longtemps après.

Ils nous ont oubliés se joue du 16 janvier au 10 février au théâtre La Colline.

Avis

7.5Sensoriellement fou

La dernière création de Séverine Chavrier *Ils nous ont oubliés* est sensoriellement détraquée. Un amoncellement d'images, de voix, de sons et de musique qui vous emporte dans un tourbillon de sensations. La folie d'un couple, son anéantissement, tout est présent pour vous mettre mal à l'aise. De cette plâtrière perdue, il n'est pas possible d'en sortir indemne.

- Moyenne des lecteurs (0 Votes)0





« Ils nous ont oubliés », la vie commune idéale n'existe pas



guillaume lasserre

Travailleur du texte

Abonné·e de Mediapart

408Billets

0 Édition





Billet de blog 24 janvier 2024

guillaume lasserre

Travailleur du texte

Abonné·e de Mediapart

Séverine Chavrier adapte librement « la plâtrière », roman de jeunesse de Thomas Bernhard, mettant en scène l'enfer conjugal d'un homme et une femme vivant reclus dans un ancien bâtiment industriel. Farce grinçante, « Ils nous ont oubliés » aborde la question de la solitude dans le couple. Comment survivre à l'autre quand on n'a que lui pour horizon ? Magistral.

Signalez ce contenu à notre équipe

Une forêt, la nuit. Enneigée et peuplée d'oiseaux vivants et de chamois empaillés, elle compose un décor que des lampes-torches dévoilent par brefs fragments. Des personnages masqués rôdent puis s'immiscent dans une grande bâtisse isolée. Un écran géant retransmet la scène à partir d'un autre point de vue. Un splendide sapin de Noël permet de dater le moment qui se joue ici. Après l'effraction, les rôdeurs découvrent le corps sans vie d'une femme dont on apprend par l'un d'eux que c'était une épouse infirme, qu'il l'a abattue dans l'aile sud de la plâtrière. La suite tient dans un long flashback reconstituant les six derniers mois de la vie du couple, un « enfer conjugal » qui se joue dans l'isolement de cet ancien bâtiment industriel, autrefois fabrique de chaux, dans laquelle Konrad a voulu se retirer pour écrire une grande œuvre sur l'ouïe mais pour laquelle il est constamment dérangé.

Dans ce huis-clos étouffant, les portes et les fenêtres ont été progressivement condamnées, au rythme de la dispersion des meubles de Madame Konrad, que son mari vend un à un à son insu. Dans les pièces désormais presque toutes vides, il a dissimulé des armes afin, dit-il, de garantir leur sécurité dans ce lieu isolé. C'est bien connu, l'isolement attire les rondeurs. Clouée dans son fauteuil roulant, isolée dans une pièce unique lui servant à la fois de chambre à coucher et de lieu de vie et dont elle ne sort jamais, Madame Konrad use et abuse d'une sonnerie, seul élément la reliant à son mari quand il n'est pas dans sa chambre, et dont on comprend rapidement le plaisir qu'il lui procure. Chaque jour, il utilise sa femme comme cobaye en lui imposant de longs exercices de linguistique. Un troisième personnage, l'aide-soignante, occupe une place privilégiée auprès du couple, unique témoin de leur destruction. « *J'espère qu'ils vont nous mettre dans des cercueils séparés* » marmonne Konrad en direction de sa femme. Lorsque tombe la neige en ce soir de Noël, la musique inquiétante n'annonce rien de bon.

Le fou et l'infirme

Avec « *Ils nous ont oublié* », pièce à l'humour noir empreinte de solitude et de nature, Séverine Chavrier s'empare à nouveau de la prose de Thomas Bernhard, sept ans après « *Nous sommes repus mais pas repentis* », remarquable adaptation du « *Déjeuner chez Wittgenstein* » que Chavrier n'hésitait pas à augmenter d'un épilogue afin d'ouvrir sur des possibles que l'écrivain refusait. Elle met très librement en scène l'un des premiers romans de l'auteur autrichien, encore assez proche de son passé de





chroniqueur judiciaire mais qui contient déjà quelques-unes de ses obsessions, telle la question du suicide et de la folie. « *La plâtrière* » conte l'histoire du meurtre d'une femme infirme supposément perpétré par son mari.

L'adaptation nécessitait de sortir de ce flux narratif qu'est le roman, écrit comme un long souffle, le dernier. Les comédiens ont improvisé à partir du texte un travail autour de la solitude et la nature. À partir de cette matière brute, Séverine Chavrier écrit chaque soir ou presque le texte dans un énorme travail de retranscription. Cette écriture de plateau est aussi une écriture plurielle. Érigée en méthode, elle fait émerger les personnages par fragments, au fur et à mesure des longues séances d'improvisation filmées. « *Ils nous ont oubliés* » est une œuvre totale dans laquelle la présence des oiseaux vivants n'est pas de l'ordre de l'accessoire. La corneille et les pigeons travaillent le lien entre la nature et l'habitat, la question de la solitude et de l'abandon, du délabrement : « *Je ne suis pas encore morte* » signifie Madame Konrad à la corneille picorant dans son assiette alors qu'elle s'était assoupie.

La musique joue ici un rôle essentiel. De manière générale, elle est au cœur des préoccupations du travail de Séverine Chavrier, au départ pianiste. « *J'ai pensé le spectacle comme un poème musical*[1] » explique-t-elle. « *La partition est tendue, anxiogène, tout en déployant des couleurs complexes, jusque dans une forme d'excès* ». Comme le roman ne dit rien ou si peu sur l'essai sur l'ouïe, la scénographie prend en charge cette absence en travaillant le plateau comme un espace extrêmement sonore : « *Le son d'une chips ou d'un ronflement, d'une porte qui claque, comme dans un boulevard, des murs qui sonnent* » précise la metteuse en scène. L'œuvre de Thomas Bernhard en est imprégnée. Elle est, chez lui, l'expression d'une vocation quelque peu manquée de musicien mais aussi d'un mouvement très ambivalent à l'absolu. Bernhard parle de la stérilité liée à la quête d'un absolu tel qu'il en devient finalement impossible. « *Il y a toujours chez tous ces personnages l'espoir vain de l'œuvre idéale*[2] » explique Séverine Chavrier, « *mais toujours, au moment où la possibilité de la grande œuvre est là, où toutes les conditions sont réunies, où l'artiste va pouvoir enfin agir, quelque chose, une brouille parfois, trouble le moment de 'concentration le plus intense' et 'anéantit le projet'* ». Konrad se heurte à l'impossibilité de coucher sur le papier ce qu'il a dans la tête.

Le bruit d'une page qui se tourne

La pièce est aussi parcourue par les questions de l'humour noir, des liens familiaux et de l'éternel retour. Les conflits au sein du couple ne débouchent sur rien. Après vingt-cinq ans de vie commune, chaque phrase, chaque mot, recouvre un contentieux. Le fait d'être confiné ensemble, de n'avoir pour horizon que l'autre, questionne la possibilité même de survivre à l'autre. Ces deux-là dépendent l'un de l'autre. La pièce aborde la question de la solitude dans le couple. Dans le roman, le personnage féminin est à peine esquissé, et plus victime. Chez Thomas Bernhard, beaucoup de personnages féminins sont murés dans le silence, souvent infirmes. « *Le corps que l'on traîne avec soi chez Thomas Bernhard est un corps encombrant, malade, un fardeau accroché à l'esprit pour l'entraver*[3] ».

Dans *le neveu de Wittgenstein*, il résume ainsi la relation patient malade : « *Les malades ne comprennent pas les bien-portants, tout comme, inversement, les bien-portants ne*





comprennent pas les malades, et ce conflit est très souvent un conflit mortel, que le malade, en fin de compte, n'est pas de taille à affronter, mais, bien entendu, pas davantage le bien-portant, qu'un tel conflit, souvent, rend malade[4] ». Madame Konrad est plus âgée que son mari en écho à la compagne de l'auteur autrichien, Hedwig Stavianicek, qu'il appelait « la tante » car elle était de trente-cinq ans son aînée. Séverine Chavrier rééquilibre quelque peu la relation. « *Dans la bagarre que j'ai avec Bernhard sur sa misogynie latente, c'est assez drôle parce qu'il y a une inversion des rôles* » constate-t-elle. Konrad doit écrire sa grande œuvre et, en même temps, s'occuper de l'intendance du ménage, subvenir à ses besoins, faire face à la vie matérielle du couple, en raison de l'infirmité de sa femme. L'intime s'improvise dans les détails de la vie quotidienne.

Chavrier ajoute quelques lignes d'autrices féministes qu'elle fait dire par le personnage de l'aide-soignante, qui lui n'est pas dans le roman. C'est un personnage jeune que Thomas Bernhard ne traite que très peu, voire quasiment pas, dans son œuvre. Cette figure inventée permet de révéler un peu plus la relation de violence au sein du couple, et c'est un euphémisme tant il serait plus juste de parler d'un féminicide. Si l'enfermement à la Plâtrière ne pouvait avoir lieu qu'à deux, le fait qu'un homme tue sa femme handicapée ou incapable de *care*, ou trop vieille, en est malheureusement un aspect fréquent. « *Il n'est pas vraiment question de désir mais d'achoppement* » précise Séverine Chavrier à propos du personnage de l'aide-soignante.

Elle est aussi celle qui va et vient entre le monde reclus de la plâtrière et l'extérieur, permettant de travailler ce monde des visiteurs anonymes qui rôdent autour de l'habitation et qui porte une autre mélancolie, inspirée des écrits d'Elfriede Janilek qui prolongent ce rapport de honte et de haine vis-à-vis de l'Autriche, pilier de l'œuvre de Thomas Bernhard. Dans le roman, il y a ces visiteurs qui dérangent. Les masques qu'il portent font d'eux des êtres différents et pourtant semblables. Ceux sont les autres. Ceux sont aussi ces anonymes, livreurs précarisés en milieu urbain, révélant une nouvelle forme sophistiquée d'esclavage. Le théâtre masqué révèle les corps de façon extrêmement différente. Le travail derrière la caméra joue le même rôle que le masque en imposant un point de vue forcément subjectif. Quatorze semaines de travail au plateau ont permis de travailler avec la technique dès le départ.

« *Ce qu'on appelle la vie commune idéale est mensonge ; la vie commune idéale n'existe pas ; nul n'a d'ailleurs le droit d'y prétendre* » écrit Thomas Bernhard dans *La plâtrière*. Tout s'effrite petit à petit ici. L'œuvre de Thomas Bernhard est divisée en deux périodes, « *Ils nous ont oublié* » s'inscrit dans la première, qui porte sur l'impossible élection d'un lieu de travail et de concentration entre la ville et la campagne ainsi que sur la détestation de l'Autriche, même s'il n'est pas encore question de son irréalisable dénazification qui définit la seconde période. Cette quête du lieu parfait est aussi très présente en musique. La résolution du meurtre révèle qu'il aurait pu être perpétré par chacun des trois protagonistes. Les pièces de Séverine Chavrier sont des œuvres-monde à la radicalité magnifique régies par une sorte d'orchestration des différents médias englobant tous les sens. Servi par un trio de comédiens formidables, « *Ils nous ont oublié* » propose une plongée dans un univers à la fois menacé et menaçant. Mais tout ici est déjà joué. La découverte du corps de la défunte intervient





dès les premières minutes de la pièce et tout le reste n'est plus qu'une longue reconstitution entre solitude et nature, en soi un acte théâtral.

[1] « Tout sacrifier à son idéal », *Entretien avec Séverine Chavrier*, Propos recueillis par Raphaëlle Tchamitchian, le 16 février 2022.

[2] Séverine Chavrier, *L'outrage au public*, piste dramaturgique, dossier de production, mars 2022.

[3] Martine Sforzin, *Chapitre III. L'irritation et le rire* In : *L'Art de l'irritation chez Thomas Bernhard* [en ligne]. Arras : Artois Presses Université, 2002 (généré le 22 janvier 2024), <http://books.openedition.org/apu/9726>

[4] Thomas Bernhard, *Le neveu de Wittgenstein*, trad. Jean-Claude Hémerly, p.65, Folio n°2323

ILS NOUS ONT OUBLIÉS (La Plâtrière) - Avec Aurélia Arto/Adèle Joulin, Laurent Papot, Marijke Pinoy et Florian Sathe (musicien). D'après La Plâtrière de Thomas Bernhard. Traduction Louise Servicen. Mise en scène et création son Séverine Chavrier Scénographie et accessoires Louise Sari. Accessoires Rodolphe Noret. Lumière Germain Fourvel. Son Simon d'Anselme de Puisaye. Vidéo Quentin Vigier. Costumes Andrea Matweber. Éducation des oiseaux Tristan Plot. Intervention IRCAM Augustin Muller. Conception de la forêt Hervé Mayon - La Licorne Verte Assistanat à la mise en scène Ferdinand Flame Assistanat à la scénographie Amandine Riffaud Réalisation décor Julien Fleureau, Olivier Berthel Régie vidéo Typhaine Steiner. Régie générale et plateau Corto Tremorin. Remerciements Rachel de Dardel, Marie Fortuit, Pascal Frey, Antoine Girard, Romuald Liteau Lego, Marion Stenton. Production à la création CDN Orléans - Centre-Val de Loire Coproduction Théâtre de Liège - Tax Shelter, Théâtre National de Strasbourg, ThéâtrédelaCité - CDN Toulouse Occitanie, Tandem Scène nationale Arras-Douai, Teatre Nacional de Catalunya. Avec l'aide exceptionnelle de la Région Centre - Val de Loire Soutiens Odéon-Théâtre de l'Europe, JTN - Jeune Théâtre National - Paris, ENSATT - École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre - Lyon, Ircam Institut de recherche et coordination acoustique-musique. Avec la participation du DICRéAM. Spectacle créé le 12 mai 2022 au Teatro nacional de Catalunya – Barcelone. Vu à la Comédie de Genève le 2 décembre 2023.

La Colline-Théâtre national du 16 janvier au 10 février 2024.



Ils nous ont oubliés, d'après Thomas Bernhard, mise en scène de Séverine Chavrier, théâtre de La Colline

Jan 24, 2024 | Commentaires fermés sur Ils nous ont oubliés, d'après Thomas Bernhard, mise en scène de Séverine Chavrier, théâtre de La Colline



© Christophe Raynaud de Lage

fff article de **Emmanuelle Saulnier-Cassia**

Ils nous ont oubliés est une adaptation de *La Platrière* de Thomas Bernhard, mais pas seulement. C'est vraiment une œuvre en soi, qui réussit l'exploit de respecter l'esprit bernhardien tout en créant une œuvre complète sur les plans dramaturgique, scénographique, vidéo et musical, avec une distribution au cordeau. La metteuse en scène et nouvelle directrice de la Comédie de Genève, Séverine Chavrier, qui avait déjà commis une adaptation libre (*Nous sommes repus mais pas repentis*) de *Déjeuner chez Wittgenstein*, s'est frottée cette fois à l'un de ses épais romans dont la transposition sur scène était potentiellement périlleuse du fait notamment du côté très circulaire du texte, dans sa forme et son intentionnalité.

Ils nous ont oubliés ne se résume pas du tout au récit de l'enfer conjugal comme les présentations sommaires annonçant le spectacle le laissaient entendre. Même s'il y a souvent un peu (beaucoup, passionnément) de cela chez Bernhard, c'est toujours plus compliqué. La situation relèverait, dans un vocabulaire contemporain, davantage d'une relation toxique que d'une simple manipulation ou relation dominant – dominé. Ce n'est, de plus, pas qu'un récit réaliste et intimiste du couple. C'est justement aussi à la fois un récit sociétal et fantastique et une plongée introspective naviguant entre les frontières du conscient et de l'inconscient. Cette pluralité d'entrée est rendue possible par la mise en scène et scénographie époustouflantes de Séverine Chavrier et Louise Sari, ainsi que par l'excellence des comédiens, en particulier celle de Laurent Papot qui incarne d'une manière stupéfiante le rôle le plus exigeant de Konrad.

La pièce dure plus de 3h sans compter les entractes, alors qu'il ne se passe rien en fait. Aucun effet de suspense n'est ménagé puisqu'au contraire le crime est décrit par le menu dès le début comme dans le roman. C'est la descente aux enfers ou dans la folie qui se déroule sous nos yeux étonnés dans un no man's land, atemporel et agéographique. Un percussionniste (Florian Satche) rythme (énergiquement afin de nous faire sans peine ressentir l'hyperacousie de Konrad) le délire à Cour sur ses percussions ou même au centre du plateau sur les cloisons en bois. Les cloisons ou ce qu'il en reste, car dès le début elles sont largement abattues à la massue, puis tout le long de la pièce à la crosse d'un fusil (l'arme du crime) afin « d'ouvrir les fenêtres » quand Madame Konrad, impotente a besoin d'air...

Des créatures étranges (masquées donc anonymes mais individualisées par leurs voix) et des volatiles (dont une corneille incroyablement dressée) déambulent dans cette habitation à la fois passoire et forteresse. On ne sait pas toujours immédiatement si ce sont des êtres humains, des mannequins de tissus ou des morts-vivants ; des témoins ou des complices de Konrad. Ils sont à la fois là et indirectement là, notamment parce qu'on ne les voit parfois que par écran interposé, la vidéo prenant beaucoup de place aux sens propre et figuré. Des superpositions d'images et des effets de démultiplication contribuent à nous faire perdre tout repère et à nous sentir aspirés dans ce flux et ce reflux nauséabonds. Seule l'infirmière (qui n'existe pas dans le roman) semble représenter le monde de la normalité et de la modernité (avec des citations d'autrices féministes), celui qui vient de l'extérieur et repart à l'extérieur, même si elle finit par rester un peu après avoir offert un aperçu de sa propre instabilité.

On n'en finit pas de nager en plein marécage et désespoir, mais même si le temps s'étire, il ne paraît pas long, bien que l'on se demande constamment combien de temps ce « martyr provoqué et subi en commun » selon les propres mots de Bernhard, peut durer. Ce « double exil » ou « double-double exil » toujours selon les termes de l'auteur. On pourrait aussi dire triple : un exil commun et deux exils individuels, unis par une interdépendance affectivement malsaine. Elle a besoin physiquement de lui pour se déplacer, se nourrir, avoir de l'air. Il n'existe en fait qu'à travers elle, ses besoins, exigences et caprices, bon alibi pour ne pas écrire une ligne depuis des décennies de son fameux traité pseudo scientifique sur l'ouïe, qui est une obsession bien commode pour fuir la réalité. Le spectateur aurait presque envie de s'enfuir lui aussi au terme de cette épreuve un peu masochiste d'observation d'êtres vivants en train de se débattre sans espoir, comme des animaux de laboratoire sous le télescope géant de scientifiques perdus sur leur Colline...



© Christophe Raynaud de Lage

Ils nous ont oubliés, d'après *La Plâtrière* de Thomas Bernhard

Adaptation et mise en scène : Séverine Chavrier

Scénographie : Louise Sari

Vidéo : Quentin Vigier

Son : Simon d'Anselme de Puisaye, Séverine Chavrier

Lumières : Germain Fourvel

Costumes : Andrea Matweber

Educateur des oiseaux : Tristan Plot

Accessoires : Louise Sari et Rodolphe Noret

Régie plateau : Armelle Lopez

Régie vidéo : Tiphaine Steiner

Assistanat à la scénographie : Amandine Riffaud

Assistanat à la mise en scène : Ferdinand Flame

Construction du décor : Julien Fleureau, Olivier Berthel

Conception de la forêt : Hervé Mayon – La Licorne Verte

Intervention Ircam : Augustin Muller

Avec : Laurent Papot, Marijke Pinoy, Camille Voglaire, Florian Satche (musicien)

Jusqu'au 10 février 2024

Du mardi au samedi à 19h30, dimanche à 15h30

Durée : 3h45 mn (avec deux entractes)



Photo: © Séverine Chavrier / Compagnie Théâtrale de la Colline

« ILS NOUS ONT OUBLIÉS » DE SÉVERINE CHAVRIER : THOMAS BERNHARD EN HYPERACOUSIE

SCÈNES - THÉÂTRE

De *La Plâtrière* du plus misanthrope des Autrichiens Thomas Bernhard, Séverine Chavrier donne une adaptation magistrale et bruyante. Un huis-clos cauchemardesque qui enferme le public quatre heures durant dans l'enfer d'un couple codépendant.

Texte : Gabriel Gauthier
Publié le 22/01/2024

Un fait divers tristement ordinaire : le corps d'une femme a été retrouvé. Un peu plus loin, celui de son mari à demi-mort et détraqué, avec sa carabine. Dans un plateau à l'allure de vivarium, où vraies et fausses corneilles surveillent un paysage enneigé de moyenne montagne, l'adaptation de *La Plâtrière* proposée par Séverine Chavrier retrace avec fidélité cette vie conjugale achevée dans le meurtre. Lui, c'est Konrad (Laurent Papot), intellectuel auto-proclamé qui repousse sans cesse la rédaction d'un ouvrage scientifique sur l'ouïe, persuadé qu'il ne lui reste plus qu'à l'écrire. Elle, Mme Konrad (Marijke Pinoy) est immobilisée sur une chaise roulante, passe ses journées à ressasser ses années de validité, quand elle n'est pas soumise aux expériences acoustiques de son mari. Les deux se haïssent autant qu'ils ont besoin de l'autre. Peu à peu, on s'enfonce dans le quotidien d'un créateur frustré qui semble surtout avoir organisé les conditions de maltraitance de sa femme en allant s'enterrer loin du monde.

Dans cette chorégraphie morbide, la maladie de Madame Konrad sert en alibi inusable pour le mari, l'excuse d'un échec qu'il ne doit qu'à lui-même. Car quand Konrad est devant son bureau, installé à la cave, il est surtout sur son smartphone ou en train de manger des chips, à s'inventer des conférences et des interviews, et ne parvient pas même à chapitrer son livre : « *Chapitre 1 : Introduction à tous les autres chapitres. Ça y est je l'ai !* » À peine trouve-t-il son stylo ou parvient-il à faire fonctionner une machine à laver. Cette fausse charge mentale finit pourtant par le subjuguier, tout écrasé qu'il est par ce langage qu'il n'arrive pas à sortir de son cerveau, se demandant comment *depuis tout ce temps, il n'a pas eu le temps*.

Malgré le confinement dans ce lieu-dit rendu glauque à l'extrême par une scénographie d'asile désaffecté, Konrad se sent toujours aussi constamment envahi, victime d'une misophonie grandissante - soit la peur irrationnelle de certains bruits. Le moindre élément de décor est sonorisé, la réverb' montée au maximum. Tout résonne et tout claque de plus en plus fort à mesure que le drame avance. La vaisselle, les portes, les bibelots de Mme Konrad, les objets du quotidien s'entrechoquent contre nos tympanes jusqu'à l'insupportable. Il y a toujours quelqu'un ou quelque chose qui frappe sur une surface et tous les artifices du théâtre sont l'occasion d'une expérimentation auditive dont nous sommes les cobayes. La présence live du percussionniste Florian Sathe, et les caméras de surveillance zoomant sur chaque recoin de *La Plâtrière*, ajoutent à l'enfermement qui gagne la salle.

En inventant un personnage d'infirmière, seul lien du couple avec l'extérieur, Séverine Chavrier impose une incursion du réel et atteste de la précarisation programmée des personnels soignants. Surtout, ce protagoniste initialement absent des pages des Thomas Bernhard ouvre un impensé du roman : il souligne l'impossibilité d'accompagner les personnes malades en s'isolant du monde. Preuve en est Adèle Bobo-Joulin, ici en aide à domicile, qui opère en indispensable bouffée dans ce crescendo vers la nausée. À son contact, Mme Konrad rajeunit au fil des visites, et s'ouvre sur son passé. Il en renaît même entre elle et son mari des traces de tendresse, et quelquefois, leur relation semble s'apaiser sans que l'un soit l'objet de l'autre.

En sortant de la pièce, on a plutôt l'impression d'être libéré d'une tempête sous un crâne et on se demande si l'œuvre sur l'ouïe que Konrad n'a jamais écrite ne serait pas finalement celle que réussit à mettre en scène Séverine Chavrier. Toutes les phrases de Bernhard qui se déroulent avec leurs infinies variations et juxtapositions. Pendant ce temps, la neige tombe et des milliers de pages blanches jonchent le sol dans les débris d'une vie commune rendue sourde au monde. Il ne reste à la fin que des morceaux de plâtre : cette chose qui sèche et casse facilement.

***Ils nous ont oubliés* de Séverine Chavrier**

→ jusqu'au 10 février à La Colline, Paris

Le Monde

Seize spectacles à réserver pour février

Théâtre, danse, humour, opéra... Les critiques du « Monde » vous proposent leur sélection des représentations à voir.

Par Marie-Aude Roux, Cristina Marino, Sandrine Blanchard, Rosita Boisseau, Fabienne Darge et Joëlle Gayot

Publié le 26 janvier 2024 à 00h00, modifié le 26 janvier 2024 à 14h57 · 🕒 Lecture 12 min.

- « Ils nous ont oubliés » : l'enfer d'un couple



Marijke Pinoy dans « Ils nous ont oubliés », au Théâtre de la Colline, à Paris. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Bienvenue dans l'enfer d'un couple, pour quatre heures de théâtre étourdissantes. Après le déjà remarquable *Nous sommes repus mais pas repentis* (*Déjeuner chez Wittgenstein*), Séverine Chavrier poursuit sa plongée dans l'œuvre de Thomas Bernhard, en adaptant son roman *La Plâtrière*. A sa manière : un théâtre total, qui pousse tous les curseurs – musique, son, image, corps, voix – pour offrir à l'« art de l'exagération » de l'écrivain autrichien une traduction brillantissime et ultra-contemporaine. D'excellents comédiens, Marijke Pinoy et Laurent Papot en tête, nous emmènent au cœur de la folie des personnages, ou plutôt dans leur tête, au fil d'une traversée qui n'est pas sans évoquer le *Shining* de Stanley Kubrick. **F. Da.**

📖 Adaptation de *La Plâtrière*, de Thomas Bernhard, et mise en scène de Séverine Chavrier. Théâtre de la Colline, Paris, jusqu'au 10 février.



« Ils nous ont oubliés » : le grand geste de Séverine Chavrier

Par **Amaury Jacquet** - 27 janvier 2024



© *Christophe Raynaud de Lage*

« Ils nous ont oubliés » : le grand geste de Séverine Chavrier

L'œuvre de **Thomas Bernhard** brûle d'une rage dévastatrice et se débat à la fois contre et avec le poids d'une culture empreinte de traditions, de chaos et de contradictions. Une hargne propre à dénoncer la persistance et le camouflage des réflexes et des tentations fascisantes, tout comme des traumas liés à l'histoire trouble du XXème siècle.

Un emportement verbal qui procède chez le dramaturge d'une impossibilité viscérale à supporter le monde tel qu'il va, et qui s'incarne dans une voix solitaire, qui butte et s'obstine, soutenue par le seul combat obstiné de l'artiste, jusqu'au risque de sa détestation et de son autodestruction.

C'est encore cette douleur ravageuse qui est à l'œuvre dans « Ils nous ont oubliés » où à travers un redoutable huis-clos s'explore toutes les névroses, frustrations et empêchements que provoque le couple et son enfermement mortifère.

Entre fureur et mélancolie

Le couple donc vecteur et métaphore de tous les traumatismes, de toutes les résurgences-fulgurances, de tous les maux qui consomment et anéantissent l'âme.

La situation de départ est riche de contradictions : Konrad, un homme qui prépare un traité sur l'ouïe auquel il ne cesse de penser mais dont il n'a pas encore écrit un traître mot, vit reclus avec sa femme infirme dans une usine abandonnée, transformée par sa volonté en une véritable prison, à moins qu'il ne s'agisse d'un mausolée.

Le récit commence au moment où Konrad tue sa femme. Il se déroule ensuite à la manière d'une reconstitution menée par bribes par un narrateur invisible. Avec l'ironie cinglante qui fait son style, **Bernhard** y mène une réflexion brutale et jubilatoire sur ses thèmes de prédilection, où se mêlent l'intime et le politique : les affres de la condition humaine, le repli sur soi, les rapports de domination, de classe, et la création, ici son œuvre ultime qui finalement ne peut s'accomplir que dans la mort et qui emporte tout.

Folie d'un homme aux prises avec un enfer conjugal où ses certitudes et obsessions disent toute la tyrannie et l'incompréhension d'une intelligence mise à mal qui tourne à vide : miroir d'un monde en décomposition, tandis que le couple, dans un rapport sans cesse

inversé de maître à esclave, s'affronte et se confronte à l'abri d'un isolement total et d'un véritable étouffement de la chair, propices à leur enfermement et solitude sacrificielle.

Un embrasement total

Dans ce jeu de miroir abyssal d'un couple à deux faces, le bruit et la fureur y sont partout, le ressassement aussi, et cette tension entre une foi inébranlable dans l'art, comme raison de vivre, et la tentation de l'absolu qui porte en elle le désastre.

De ce texte qui parle à la fois d'isolement et d'envahissement, du silence et du vacarme, du désir de créer et de l'impossibilité qui en résulte, d'amour et de mépris, **Séverine Chavrier** s'en empare avec un geste fort.

A l'abri d'un embrasement total, la metteuse en scène fait du son (percussions et musique jouées en direct) le cœur vibrant de cette plâtrière aux confins du monde dans laquelle Konrad s'est enfermé pour écrire un improbable traité sur l'ouïe. Les bruits viennent ainsi diffracter l'espace, le sculpter. A l'instar de la vidéo qui est composée comme une pièce de musique, avec ses rythmes, ses effets de profondeur, son alternance entre le mouvement et le plan fixe.

Sans jamais illustrer le récit, les images captent un autre angle, change les perspectives, mélange les échelles, brouille les frontières entre l'espace mental des protagonistes et leur environnement. Et façonne un univers dans lequel le vrai et le faux, le visible et l'invisible cohabitent.

Des arbres de sève et d'écorce viennent épaissir une forêt projetée en vidéo, des oiseaux vivants virevoltent autour d'animaux empaillés. Une étrangeté se fait jour où le réel et le factice se confondent en permanence.

Si la metteuse en scène prend quelques libertés avec le texte, par

l'ajout de personnages comme celui notamment de l'infirmière, elle reste fidèle à l'esprit bernhardien et à son ton féroce, ironique et désespéré.

Et dans cette dévastation qui est à l'œuvre, les acteurs : **Laurent Papot** (Konrad), **Marijke Pinoy** (Madame Konrad), **Adèle Bobo-Joulin** (l'infirmière) sont des sentinelles qui tiennent de bout en bout la partition, soutenus par les improvisations d'un percussionniste et les spectres sonores qui envahissent les lieux, depuis le sous-sol jusqu'aux tréfonds de la vallée. Bravo !

Dates : du 16 janvier au 10 février 2024 – **Lieu** : [Théâtre de la Colline](#) (Paris)

Adaptation et mise en scène : Séverine Chavrier

NOS NOTES ...

Originalité	★ ★ ★ ★ ★
Scénographie	★ ★ ★ ★ ★
Mise en scène	★ ★ ★ ★ ★
Jeu des acteurs	★ ★ ★ ★ ★

RÉSUMÉ

5

★ ★ ★ ★ ★

SCORE GLOBAL

Radios ▾ Podcasts Catégories ▾ radiofrance Rechercher 🔍 Se connecter 👤

france inter Grille des programmes Podcasts Info Culture Humour Musique Vie quotidienne

Théâtre : "Cosmos", "Vel d'Hiv", "L'odeur de la Guerre", "Les Emigrants", "Ils nous ont oubliés"...

Dimanche 28 janvier 2024

▶ ÉCOUTER (46 MIN)  



Les pièces "Cosmos", "Vel d'Hiv", "L'odeur de la Guerre", "Les Emigrants", "Ils nous ont oubliés"... méritent-elles leur ticket ? ©Getty - William Whitehurst

Les critiques du Masque sont allés voir "Cosmos" de Maëlle Poésy, "Vel d'Hiv" d'Alex Lutz, "L'odeur de la Guerre" par Juliette Bayi et Elodie Menant, "Les Emigrants" de Krystian Lupa, "A Funny Thing Happened on the way to the forum" de Stephen Sondheim et "Ils nous ont oubliés" de Séverine Chavrier

Avec

- Fabienne Pascaud Journaliste chez Télérama
- Sandrine Blanchard Journaliste et critique pour Le monde
- Vincent Josse Producteur et critique de théâtre chez France Inter
- Pierre Lesquelen Critique à I/O Gazette et Détectives sauvages, dramaturge et enseignant-chercheur

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-du-dimanche-28-janvier-2024-5582167>

Thomas Bernhard : du roman au théâtre, avec Séverine Chavrier

Lundi 22 janvier 2024

▶ ÉCOUTER (58 MIN)



"Ils nous ont oubliés", mise en scène de Séverine Chavrier, Théâtre de la Colline, janvier 2024 - Jean-Louis Fernandez

Aujourd'hui, nous accueillons la metteuse en scène Séverine Chavrier qui présente en ce moment le spectacle "Ils nous ont oubliés", adapté du roman "La Plâtrière" de Thomas Bernhard. Une plongée dans l'enfer conjugal, la paranoïa et l'impossibilité de la création.

Avec

- **Séverine Chavrier** musicienne, metteuse en scène, et directrice de la Comédie de Genève

En 1970, le romancier et dramaturge autrichien Thomas Bernhard fait paraître *Das Kalkwerk*, traduit quatre ans plus tard sous le titre *La plâtrière*, par Louise Servicen pour le compte des éditions Gallimard. On y lit la très grande difficulté d'être ensemble. Une infirme et un fou, c'est ainsi qu'on les désigne, ont pour ciment de couple une forme de haine quotidienne, ainsi qu'un délirant projet d'écriture de traité sur l'ouïe. Dans la détestation des autres et du bruit, il finit par la tuer et est retrouvé presque aussi mort. Séverine Chavrier, lectrice de Thomas Bernhard, propose une prodigieuse adaptation du texte pour le théâtre, l'occasion rêvée d'en parler.

Séverine Chavrier est metteuse en scène, directrice du théâtre La comédie de Genève. On peut voir son spectacle [Ils nous ont oubliés au Théâtre de La Colline](#) à Paris jusqu'au 10 février.



Critique théâtre : *Ils nous ont oubliés*, l'haletant huis clos de Séverine Chavrier va vous happer



< ÉCOUTER

<https://www.radiofrance.fr/france-culture/podcasts/les-midis-de-culture/critique-theatre-pourquoi-faut-il-voir-ils-nous-ont-oublie-l-haletant-huis-clos-de-severine-chavrier-4208842>

Plutôt friand d'un Thomas Bernhard réadapté ou d'un classique Shakespeare ? Avec "Ils nous ont oubliés" de Séverine Chavrier, et "Le songe d'une nuit d'été" d'Emmanuel Demarcy-Mota, nos critiques vous aident à faire un choix !

Avec

- **Marie Sorbier** Rédactrice en chef de I/O et productrice de la chronique "Le Grand Tour" sur France Culture
- **Philippe Chevilly** Chef du service culture des Echos

Place à la critique et à deux pièces qui ont pour auteurs les deux chouchous du moment : Thomas Bernhard et William Shakespeare avec *Ils nous ont oubliés* d'après le roman *La Plâtrière* du premier, adapté et mis en scène par Séverine Chavrier au Théâtre de la Colline et *Le songe d'une nuit d'été*, d'après William Shakespeare dans une mise en scène d'Emmanuel Darcy-Mota au Théâtre de la Ville.

Tout commence par la découverte d'un corps la nuit de Noël dans une forêt, celle d'une femme et un peu plus loin, son mari, à moitié mort et fou, carabine à la main... Mais que s'est-il passé pour le couple Konrad ? Parti s'isoler cinq ans avant au cœur des Alpes autrichiennes dans une plâtrière désaffectée, elle infirme, lui voulant écrire son grande oeuvre, un traité sur l'ouïe. C'est ce que va retracer le récit en forme d'enquête et de long flask-back, nous plongeons dans l'enfer conjugal fait de replis, de ressassements, d'humiliation et de paranoïa.

Pour rendre l'enfer du couple et son confinement assourdissant, Séverine Chavrier ne mise pas que sur des interprètes géniaux et son plateau, mais aussi sur la vidéo, des images comme autant de points de surveillance de chacun, et sur le son, car ici tout résonne : les portes, les murs et comme un personnage à part entière, les percussions du musicien Florian Satch.

Avec Aurélia Arto, Adèle Bobo-Joulin, Laurent Papot, Marijke Pinoy et le musicien Florian Satche. Le roman *La Plâtrière* de Thomas Bernhard, traduit par l'allemand par Louise Servicen est publié aux éditions Gallimard.

L'avis des critiques :

- **Marie Sorbier** a été emportée dans cette pièce à l'univers âpre et lugubre : "*Je trouve que c'est un grand geste de mise en scène*". Elle rappelle qu'il s'agit de l'adaptation du premier roman de Thomas Bernhard qui couvrait à l'époque les faits divers : "*Ce qui est très étonnant et satisfaisant, c'est que ce n'est pas un spectacle d'enquête*". Le couple mis en scène dans son délitement est "*à la fois jouisse et terrible*" souligne la critique. Alors pourquoi ça fonctionne ? "*On retrouve les obsessions de l'auteur qui résonnent avec le travail de Séverine Chavrier, c'est pour cela que c'est hyper maîtrisé, et les acteurs tiennent le tout d'une main de maître*".
- **Philippe Chevilly** est "*d'accord à 99%*" avec Marie Sorbier : "*Ce geste théâtral est très fort, le son est presque aussi important que les images, l'atmosphère est incroyable*". Face à ce spectacle, pas de doute pour notre critique, Séverine Chavrier "*fait partie des grands*" : "*De ceux qui déjouent les codes du théâtre, qui font un spectacle total*". S'il a trouvé la proportion un peu longue, méritant d'être "*resserrée*", il conclut : "*C'est un spectacle extrêmement riche à tous points de vue, avec beaucoup d'effets*".



À coups portants

Avec *Ils nous ont oubliés*, Séverine Chavrier signe une adaptation à la fois expressionniste et baroque du roman *La Plâtrière*.

PAR HUGUES LE TANNEUR

Dès le début du spectacle, on détruit un mur à coups de hache. C'était le seul moyen apparemment pour entrer dans la Plâtrière, ancienne usine à chaux isolée au cœur d'une forêt épaisse et reconvertie en place forte barricadée de tous côtés. Par cette irruption violente en pleine nuit de Noël perturbée par les aboiements d'une meute de chiens, Séverine Chavrier nous fait pénétrer dans son adaptation du roman de Thomas Bernhard, *La Plâtrière*, intitulée *Ils nous ont oubliés*.

Ces premiers coups ne sont que le prélude à un spectacle où le moins qu'on puisse dire, c'est que ça cogne abondamment et de partout. Il y a, par exemple, ces personnages représentés par des mannequins qui en prennent plein la figure quand l'un ou l'autre se défoule contre eux. Il y a les coups frappés à la porte du domaine et qui dérangent systématiquement Konrad, habitant avec son épouse infirme de la Plâtrière, dans ses tentatives de rédiger le traité sur l'ouïe auquel il a consacré sa vie entière, mais dont pas un seul mot n'a encore été couché sur le papier. Il y a aussi les coups assenés par Konrad quand de rage, il frappe son front contre les murs. Précisons que les coups en question démultipliés par des effets sonores résonnent de façon vertigineuse, quand ils ne sont pas relayés par des roulements de percussions.

Pour transposer au théâtre le texte de Bernhard, Séverine Chavrier a mis en place un dispositif à la fois scénographique et sonore placé sous le signe de l'outrance. Les voix amplifiées des comédiens,

qui parfois jouent masqués, sont intégrées dans un flux incessant mêlant musique et bruits souvent déformés. À cela s'ajoute l'utilisation de caméras qui permettent d'intrigants effets d'échelles tout en créant un rapport ingénieux entre ce qui est visible sur scène et les images projetées, les deux se mélangeant parfois de façon étonnante. Certains objets, un cendrier débordant de mégots, des boules à neige, des statuette de la Vierge, des fusils, prennent des proportions énormes, évoquant une esthétique inspirée de l'expressionnisme. À cela s'ajoute la présence de pigeons ou de corbeaux bien réels qui de temps à autre envahissent la scène, soulignant l'atmosphère de dérégulation dans laquelle vivent les époux Konrad.

Après épuisement de la fortune de sa compagne, virtuellement ruinés, ils se sont installés à La Plâtrière, dont selon Konrad, le calme et l'isolement seraient favorables à son travail. Pour se protéger des agressions extérieures, ils ont acquis toute une panoplie d'armes à feu. Régulièrement Konrad se livre sur son épouse immobilisée dans un fauteuil à des expériences pour étudier l'évolution de ses capacités auditives. Aussi maniaque qu'impitoyable ce sont en fait de véritables séances de tortures qu'il lui impose. « Le traité sur l'ouïe exigeait qu'elle se sacrifiât à lui sans trêve », écrit Bernhard. Pour la récompenser il lui lit des extraits d'*Heinrich von Ofterdingen* de Novalis. Et s'il est mécontent d'elle il lui inflige des passages d'*Une mutation vers le mieux* de son auteur préféré, Kropotkine.

Enfermés dans La Plâtrière, ils se font apporter leur repas depuis le village le plus proche et s'agacent quand le livreur a du retard. D'où le titre du spectacle, *Ils nous ont oubliés*. Ils ont parfois de la visite : un voisin, un architecte, un médecin qui apporte des médicaments pour Madame Konrad. Difficile de restituer au théâtre le martèlement obsessionnel et l'ironie féroce de Bernhard. Au début du spectacle, comme au début du roman, Madame Konrad est morte, tuée d'un ou de plusieurs coups de fusil par son époux dans un accès de démence.

Le roman ne cherche pas tant à expliquer son acte qu'à nous faire entrer de plain-pied dans les obsessions à la fois géniales et finalement stériles d'un homme qui échoue à accomplir la tâche impossible qu'il s'est fixée. De cet aspect, le spectacle de Séverine Chavrier ne rend compte que de façon anecdotique. Plus proche de *The Shining* de Stanley Kubrick que de l'esprit de Bernhard, *Ils nous ont oubliés* se perd parfois dans un excès d'effets sonores et visuels.

ILS NOUS ONT OUBLIÉS

d'après La Plâtrière de Thomas Bernhard, Théâtre de la Colline, jusqu'au 10 février

mercredi 7 février 2024

THÉÂTRE

Thomas Bernhard à rebrousse-poil – sur *Ils nous ont oubliés* de Séverine Chavrier

Par **Bastien Gallet**

PHILOSOPHE ET ÉCRIVAIN

Deux ans après sa création à l'Odéon, *Ils nous ont oubliés* revient à la Colline. Séverine Chavrier met en scène *La Plâtrière*, troisième roman de Thomas Bernhard. Quatre heures durant (dont deux entractes), elle nous plonge dans l'univers emporté, paranoïaque et souvent drôle de l'écrivain autrichien avec une virtuosité rare. Un spectacle qui est paradoxalement d'autant plus fidèle au livre qu'il s'en échappe souvent. On en revient ébouriffé.

Tout commence par une effraction. Quatre personnages masqués, munis de pioches et de haches, à peine entrés sur scène, entreprennent de détruire le mur d'enceinte de la plâtrière, planches de bois fermant au regard ce qui deviendra la scène principale du spectacle, l'étage de Mme Konrad. Une fois à l'intérieur, ils découvrent son cadavre.

Le fait-divers ouvre le roman de Thomas Bernhard dont *Ils nous ont oubliés* est tiré. Une femme retrouvée morte dans une ancienne plâtrière, deux balles de carabine dans le crâne. Les gendarmes retrouveront son mari caché dans la fosse à purin, à moitié mort de froid. Dans ses premières pages, le récit de Bernhard prend un air d'enquête. On fait des hypothèses sur le crime, on cherche des raisons, il est question du procès, de l'arme, une carabine Mannlicher qui appartenait à la victime, on apprend qu'elle était infirme et que la carabine était dissimulée derrière son fauteuil, que le mari possédait un arsenal et qu'il avait tiré sur un bûcheron quatre ans et demi plus tôt, etc. Puis le roman bifurque et commence à retracer les cinq années que le couple passa dans la Plâtrière (nom à la fois propre et commun), après que Konrad racheta les lieux à son neveu.

Dans le roman de Bernhard, la Plâtrière est intimement liée au projet de Konrad d'écrire un essai sur l'ouïe. Il s'est convaincu qu'il ne pourrait l'écrire que là, où il passa une partie de son enfance, là où il pourrait enfin accéder à l'isolement le plus complet. Il se barricade, fait planter des buissons pour faire disparaître la façade, refuse d'installer une ligne téléphonique. Le fait-divers, l'enquête et le procès sont des leurres. Dès le début, le dispositif énonciatif mis en place par Bernhard rend toute possibilité d'accéder à la vérité sur cette affaire hautement improbable. Le narrateur, dont on ne saura jamais rien, s'exprime au conditionnel ou relaie ce qu'on dit dans tel et tel village des environs. L'énonciation est tout de suite diffractée, un procédé qu'on retrouvera dans la plupart de ses romans, où le narrateur est souvent celui qui rapporte les propos d'un autre. Dans *La Plâtrière*, le procédé est à double détente : au bout de quelques pages, le narrateur fait de deux intendants de domaines situés aux alentours (dont on ne saura jamais rien de plus), Fro et Wieser, les sources principales de son récit. Focalisé sur Konrad, à l'exception de quelques rares conversations avec sa femme, il se consacrera, en grande partie, à rapporter ses propos, par l'intermédiaire des deux intendants de paille.

Objet du désir de Konrad et lieu où l'écriture se révèle impossible, la Plâtrière est un espace hautement ambigu, que les longues descriptions qui sortent de sa bouche rendent presque impossible à reconstituer. L'énonciation coudée du roman donnent l'impression que ces descriptions sont objectives (la pseudo-autorité du témoin) alors qu'on ne sort jamais vraiment de la tête de Konrad. La Plâtrière est un lieu à la fois physique et mental, réel et imaginaire, impossible à faire tenir debout malgré (ou à cause) des détails qui s'accumulent tout au long du roman. L'incarner est une gageure à laquelle Séverine Chavier et Louise Sari, qui signe la scénographie, ont répondu par un dispositif complexe, où le visible s'étend au-delà de ce que l'on aperçoit depuis la salle. La scénographie est en effet inséparable de la création vidéo (signée Quentin Vigier), qui projette sur trois écrans ce que le spectateur ne peut pas voir directement (mais qu'il peut parfois deviner). Ce dispositif vidéo-scénographique permet de démultiplier la Plâtrière – certains de ses espaces ne sont accessibles que par l'image –, de la rendre littéralement monstrueuse (le monstre étant ce qui donne trop à voir, excède la vision par sa seule présence), ce qu'elle est d'une certaine manière pour Konrad – qui figure un étrange Jonas, prisonnier d'un monstre qu'il a lui-même construit.

Dans *Extinction* (créé à Avignon l'été dernier), un spectacle qui s'achève par des extraits du dernier roman de Thomas Bernhard dits par la comédienne allemande Rosa Lembeck, Julien Gosselin fait précéder ce long monologue d'une pièce quasi-autonome où il met en scène une réception dans la Vienne des années 1900, montage de textes de Schnitzler et de Hofmannsthal. Le dispositif scénographique dissimule presque intégralement le plateau aux spectateurs, qui suivent le déroulement de l'acte sur un écran disposé à l'avant-scène, filmé par plusieurs caméras dont les images sont montées en direct. C'est la simultanéité entre ce qu'on ne voit pas mais devine (par les fenêtres et dans les espaces demeurés visibles) et ce qu'on voit trop bien (à la manière d'un film de Visconti) mais pas entièrement (les images ne montrent qu'une partie de ce qui est jouée sur le plateau) qui intéresse ici Gosselin. Le passé est un rêve morbide, ce qu'il était déjà au présent, rêve inquiet de la catastrophe à venir (comme on le sait si bien).

La généalogie de l'œuvre de Bernhard qui est proposée à travers cet acte viennois est intrigante. Il ignorait notoirement Schnitzler et Hofmannsthal, leur préférant Kafka et Broch, qu'il cite d'ailleurs au début d'*Extinction*. On la comprend mieux si le monde mis en scène est bien le monde honni et sans cesse renaissant que Bernhard devra toujours à nouveau détruire roman après roman. W.G. Sebald a retracé l'origine de ce dégoût bernhardien dans *La*

Description du malheur [2]. Il y voit le symptôme d'une nausée ancienne à l'égard d'un pouvoir dont la faiblesse structurelle et l'administration comateuse dateraient du Saint Empire romain germanique et que l'Empire Austro-Hongrois n'aurait fait qu'accentuer. Sous la pierre de la culture – dont la fonction est de masquer l'exercice obscène du pouvoir – grouille l'effroi, écrit à peu près Theodor Adorno. Julien Gosselin a l'intelligence de faire succéder à ce rêve claudiquant les mots de Bernhard, dits sur un plateau presque nu par la jeune Rosa Lembeck. Dans sa bouche, les mots de Murau, qui vient d'apprendre la mort de ses parents et de son frère et dans lesquels on lit immédiatement (et de préférence) la satire et le sarcasme, deviennent d'authentiques paroles de deuil et ses invectives un symptôme de sa douleur plus encore que de sa haine pour l'Autriche (qu'il a fui pour l'Italie). L'approche de Gosselin, très différente de celle de Séverine Chavrier, montre l'extraordinaire fertilité théâtrale de ses romans (que l'on monte désormais presque autant que ses pièces).

Séverine Chavrier adapte moins le roman de Bernhard qu'elle n'en projette une image possible.

Que voit-on ? Un parallélépipède sur pilotis, que l'effraction du début ouvre au regard, espace où Mme Konrad vit, chambre à jardin et salon à cour. Derrière, un couloir que l'on ne verra longtemps que par écran interposé, qui finira par s'ouvrir lui aussi, que Konrad emprunte pour se rendre au sous-sol ou dans sa tour. Derrière encore, un espace que seul l'image montrera, lieu des masques (avec ou sans corps), limbes ou purgatoire. À cour, en fond de scène, la tour de Konrad, où il végète devant la page blanche (ce qu'il fait aussi au sous-sol) et d'où il invective régulièrement les chasseurs. Partout des caméras, fixes et mobiles, dispositif de surveillance filmant les lieux (il apparaîtra comme tel à la fin du spectacle, multitude de vignettes qu'un regard ne peut embrasser), que les acteurs manipulent pendant leurs monologues, visages en gros plan saisis depuis le sous-sol, le couloir ou la tour. Les images captées en direct sont presque toutes projetées sur l'écran qui occupe le mur du fond de l'appartement de Mme Konrad. Les deux autres écrans, immenses, en fond de scène et en rideau à l'orée du plateau, montrent des images filmées en extérieur, corps marchant dans la neige, forêt de sapin battue par le vent. Il y a un dehors à la Plâtrière. Dans le livre, il est le lieu d'un des nombreux paradoxes du roman. Plus le couple s'isole de l'extérieur, plus celui-ci s'invite chez eux : visiteurs, coups de feu des chasseurs, bruits divers. L'isolement est inséparable d'une ouverture qui semble proportionnelle à la rigueur du colmatage voulu par Konrad.

Séverine Chavrier adapte moins le roman de Bernhard (dont elle ne reprend pas le titre) qu'elle n'en projette une image possible, déformée par ses propres préoccupations scéniques et dramaturgiques. Au couple dysfonctionnel, et littéralement impossible (à peu près tout leur est sujet à dispute et emportement), elle adjoint un rôle absent du roman, l'infirmière de Mme Konrad ; elle dialogue avec l'un et l'autre, humanisant des personnages qui, autrement, auraient été proches de la caricature. Grâce à elle, on explore le passé mondain de la femme et les névroses presque burlesques de l'homme. Puis, retenue dans la Plâtrière par la tempête, elle en devient un des personnages et le duo devient un trio. Elle est, avec le dispositif vidéo-scénographique, un des éléments qui permet à Séverine Chavrier de transformer le livre du Bernhard en théâtre. Un autre sont les masques en latex. Ils étaient déjà présents dans *Aria da capo*, un spectacle créé en 2020, où trois étudiants et une étudiante de conservatoire les revêtaient de temps à autre pour figurer les interprètes du passé ou ceux qu'ils deviendront, manière de dire que la musique classique est une affaire de morts, d'œuvres passées et de compositeurs disparus, qu'il faut sans cesse ressusciter pour faire exister la musique. Dans *Ils nous ont oubliés*, ils sont les maraudeurs qui font effraction et finissent pas s'installer à

demeure, les deux intendants que citent le narrateur et les chasseurs qui rôdent alentour, mais ils sont aussi tout simplement autres, altérité tour à tour sombre et drôle du couple qui habite les lieux et chœur aviné (ou carrément drogué) commentant leurs actions. On sait que l’infirmière et Konrad les revêtent souvent et ils deviennent alors – topos post-romantique au même titre que la forêt et la neige – les doubles inquiétants des personnages, leur ombre portée sur un au-delà qui est plutôt ici un en-deçà dans lequel on patauge sans fin.

Un autre des paradoxes fertiles du roman, et sans doute le plus drôle, veut que plus l’ouïe de Konrad s’affine, une des conséquences indirectes du travail assidu qu’il consacre à son essai, presque jusqu’à l’hyperacousie, plus les sons se font nombreux et insupportables, et moins il peut écrire. La fermeture presque totale de la Plâtrière en a fait une chambre d’écho au moindre bruit qui parvient à s’y glisser. Comme le roi de la nouvelle d’Italo Calvino, Konrad entend tout, évidemment les coups portés par la hache du bûcheron et le marteau de l’ébéniste, mais aussi les branches de pin, l’eau dormante, le frémissement de l’air : « Si l’œil n’enregistrait pas le moindre trouble de la surface liquide, Konrad l’entendait quand même ; ou encore, le mouvement des profondeurs, les bruits du mouvement dans les profondeurs de l’eau. [...] “Rien que sur l’enregistrement de ces milliers de bruits jaillis de la plus extrême profondeur, j’ai rempli plusieurs douzaines de cahiers” (avait dit Konrad à Fro) » [2].

Une des belles réussites de ce spectacle, qui en compte un certain nombre, est d’avoir fait de la Plâtrière une machine à sons. Tout y est sonorisé et amplifié : le claquement des portes, le son des pas sur les planchers, le froissement des pages qu’on réduit en boule, les coups de bec de la corneille et les respirations angoissées de l’infirmière. Après trois heures de ce régime, on se met à ressembler à Konrad, on devient hyperacousique, on sursaute au moindre bruit. Le théâtre peut produire ce genre d’effet. D’autant qu’à ces sons s’ajoutent ceux du percussionniste à cour, le brillant Florian Satche, dont la présence constante, souvent discrète, est essentielle à la continuité du spectacle (notamment par son travail sur les transitions et les changements d’ambiance). Un motif orchestral revient souvent, que j’ai mis un peu de temps à identifier, il se trouve au tout début de *Siegfried*, la deuxième journée de la *Tétralogie* de Wagner. Il s’agit du motif des Niebelungen, le peuple des nains dont Alberich, qui vole l’or du Rhin dans le prologue de l’opéra, est un des représentants, mais aussi Mime, qui élève Siegfried. Ce court motif installe une ambiance savamment ambiguë, entre signal post-romantique (amplifié par les pins flottants en fond de scène) et suspens hitchcockien (Bernard Hermann n’est pas très loin).

De temps à autre, une corneille volant depuis les coulisses se pose sur une des tables de l’appartement de Mme Konrad. Elle sautille, fouine, prend quelque chose dans son bec, le relâche, volette ailleurs. Elle n’est pas le seul animal du spectacle. Beaucoup sont empaillés. Des pigeons vont et viennent sur le plateau, il faut prendre garde à ne pas leur marcher sur les plumes. Cette présence est d’autant plus belle qu’elle est peu spectaculaire. Les oiseaux introduisent sur scène un autre temps, indifférent au spectacle et à ses péripéties, une altérité réelle qui vient relativiser celles dont Konrad cherche vainement à se protéger. Face à eux, le théâtre n’est rien, mais grâce à lui on les voit.

Au Théâtre national de la Colline, à Paris jusqu’au 10 février 2024